



ŒUVRES

DE

ÉMILE VERHAEREN

LF
V511

ŒUVRES

DE

ÉMILE VERHAEREN

IX

TOUTE LA FLANDRE. II

LES VILLES A PIGNONS
LES PLAINES



373259
29. 11. 39

PARIS
MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIII

IL A ÉTÉ TIRÉ

11 exemplaires sur vergé d'Arches
numérotés à la presse de 1 à 11.

22 exemplaires sur pur fil Lafuma
numérotés de 12 à 33.

Tous droits réservés.

TOUTE LA FLANDRE

II

LES VILLES A PIGNONS

LES PLAINES

A ARTHUR SYMONS

L'ANCIENNE GLOIRE

Dans le silence et la grandeur des cathédrales,
La cité riche avait, jadis, dressé vers Dieu
De merveilleux autels, tordus comme des feux :
Cuivres, bronzes, argents, cartels, rinceaux, spirales.

Les chefs vainqueurs et leurs soldats
Y suspendaient les vieux drapeaux de guerre;
Et les autels décorés d'or,
Aux yeux de ceux qui sortaient des combats,
Apparaissaient alors
Comme un arrière immense de galère.

D'entre les hauts piliers jaillissaient les buccins;
Des archanges farouches

Y appuyaient leur bouche,
Et, dans un gonflement de la gorge et des seins,
Sonnaient vers les vents de la gloire
La vie ardente et la victoire.

Sur les marbres des escaliers,
Les bras géants des chandeliers
Dressaient leurs cires enflammées,
Les encensoirs volaient dans les fumées;
Les ex-votos luisaient comme un fourmillement
D'yeux et de cœurs, dans l'ombre;
L'orgue, ainsi qu'une marée, immensément
Grondait; des rafales de voix sans nombre
Sortaient du temple et résonnaient jusqu'au beffroi;
Et le prêtre vêtu d'orfroi,
Au milieu des pennons brandis et des bombardes,
Levait l'épée et lentement traçait avec la garde,
Sur le front des héros, le signe de la croix.

Oh! ces autels, pareils à des brasiers sculptés,
Avec leur flore énorme et leurs feux exaltés!
Massifs et violents, exorbitants et fous,
Ils demeurent encor, parmi les villes mortes,
Debout,
Alors qu'on n'entend plus les chefs et leurs escortes
— Sabres, clairons, soleils, lances, drapeaux, tambours —

Rentrer par les remparts et passer les faubourgs,
Et revenir, comme autrefois, au cœur des places,
Planter leur étendard qui déchira l'espace.

La gloire est loin et son miracle :
Les archanges qui couronnent le tabernacle,
Comme autant d'énormes Renommées,
Ne sonnent plus pour les armées ;
Avec prudence, on a réfugié
L'emblématique et colossal lion
Dans le blason de la cité ;
Et, vers midi, le carillon,
Avec ses notes lasses,
Ne laisse plus danser
Sur la grand'place
Et s'épuiser,
Qu'un petit air estropié.

PAUVRES VIEILLES CITÉS

Pauvres vieilles cités par les plaines perdues,
Dites de quel grand plan de gloire,
Vers la vie humble et dérisoire,
Toutes, vous voilà descendues.

Vous ne comprenez plus vos hauts beffrois en deuil,
Ni ce que disent aux nuées
Tant de pierres destituées
De leur ancien et bel orgueil.

Vos carrefours, vos grand'places et votre port,
Tout est muet et léthargique,
Tout semble aller à pas logiques
Vers l'horizon où luit la mort.

Scule, quand le marché aligne au jour levé,
Sur le trottoir, ses éventaires,
Un peu de vie hebdomadaire
Se cache aux joints de vos pavés.

Ou bien, quand la kermesse et ses cortèges d'or
Mènent leur ronde autour des rues,
L'émoi des foules accourues
Vous fait revivre une heure encore.

Vos mœurs sont pareilles à vos petits jardins :
Buissons corrects, calmes verdures,
Mais une odeur de moisissure
Séjourne en leurs recoins malsains.

Vos gestes sont prudents, mesquins et routiniers,
Vous ne penchez sur vos négoce
Que des yeux mornes ou féroces,
Qui ne comptent que par deniers.

Vos cerveaux sans révolte et vos cœurs sans fierté
Se complaisent aux moindres choses,
Et de pauvres apothéoses
Font tressaillir vos vanités.

Vous ne produisez plus ni communiens ni gueux,
Et vivez à la dérobee
Des miettes d'ombre et d'or tombées
Du festin rouge des aïeux.

Pourtant, si triste et long que soit votre déclin,
Notre rêve ne veut pas croire
Que plus jamais la belle gloire
Ne bondira de vos tremplins.

Vous vous armez encor de trop d'entêtement,
Damme, Courtrai, Ypres, Termonde,
Pour n'être plus au vent du monde
Que des tombeaux d'orgueil flamand

Et n'avoir plus aucun remords, aucun sursaut
En ces heures de somnolence,
Où le visage du silence
Se mire seul dans vos canaux.

LE PORT DÉCHU

Un pauvre phare aveugle, où mord la rouille ;
Quelques ancres sur le môle désert,
Un cabestan fendu qui plus ne sert,
Et, tout au loin, le pas d'une patrouille.

Nulle chanson de matelot ne brouille
Les fils du silence tissés dans l'air,
Des gens muets rentrent par nombre pair
En des maisons antiques qu'on verrouille.

Pourtant, au coin du quai, s'élève encor,
Battue et gémissante au vent du Nord,
L'image, en bois sculpté, de la Fortune.

Mais que vienne l'instant où la nuit choit,
L'eau se ternit et plus ne mire en soi,
Jusqu'au matin, que l'or mort de la lune.

AU LONG DU QUAI

Dans le bassin aux bords tranquilles,
Les mâts semblent un jeu de quilles
 Debout sur l'eau ;
La lune est claire et clairs sont les nuages,
 Et les voiles et les cordages
Laissent sur les cargaisons sombres
 Des longs bateaux
 Tomber leurs ombres.

Une seule lanterne brille au loin ;
Un seul veilleur est le témoin
 Du calme entier et du silence ;
A peine un menu vent rapide et vain
 Agite-t-il, au quai du Rhin,
Le branchage aminci et dépouillé des ormes :
La ville au loin et son port dorment.

Dormez, la ville, et vous, les gens,
Sous le ciel glacial d'un décembre d'argent;
Dormez, les bateaux et les voiles,
Sous les fixes regards d'un million d'étoiles;
Dormez, les âtres froids et les bois consumés,
Et vous, les toits, les murs et les maisons, dormez.

Pourtant, de-ci, de-là, des clartés brillent;
La face ronde d'un marin
Paraît, soudain,
Au trou carré d'une écouteille.
Les yeux d'un chat luisent furtivement;
Le carillon sursaute et s'exalte un moment,
Et minuit tinte.

Alors,
Le petit port,
Dont la vie est éteinte,
Sous les micas poudreux du givre étincelant,
Semble toute la nuit brûler d'un beau gel blanc.

LE CHALAND

Sur l'arrière de son bateau,
Le batelier promène
Sa maison naine
Par les canaux.

Elle est joyeuse, et nette, et lisse,
Et glisse
Tranquillement sur le chemin des eaux.
Cloisons rouges et porte verte,
Et frais et blancs rideaux
Aux fenêtres ouvertes.

Et, sur le pont, une cage d'oiseau
Et deux baquets et un tonneau;

Et le roquet qui vers les gens aboie,
Et dont l'écho renvoie
La colère vaine vers le bateau.

Le batelier promène
Sa maison naine
Sur les canaux
Qui font le tour de la Hollande,
Et de la Flandre et du Brabant.

Il a touché Dordrecht, Anvers et Gand,
Il a passé par Lierre et par Malines,
Et le voici qui s'en revient des landes
Violettes de la Campine.

Il transporte des cargaisons,
Par tas plus hauts que sa maison :
Sacs de pommes vertes et blondes,
Fèves et pois, choux et raiforts,
Et quelquefois des seigles d'or
Qui arrivent du bout du monde.

Il sait par cœur tous les pays
Que traversent l'Escaut, la Lys,

La Dyle et les Deux Nèthes;
Il fredonne les petits airs de fête
Et les tatillonnes chansons
Qu'entrechoquent, en un tic-tac de sons,
Les carillons.

Quai du Miroir, quai du Refuge,
A Bruges;
Quai des Bouchers et quai des Tisserands,
A Gand;
Quai du Rempart de la Byloque,
Quai aux Sabots et quai aux Loques,
Quai des Carmes et quai des Récollets,
Il vous connaît.

Et Mons, Tournay, Condé et Valenciennes
L'ont vu passer, en se courbant le front,
Sous les arches anciennes
De leurs grands ponts;
Et la Durme, à Tilrode, et la Dendre, à Termonde,
L'ont vu, la voile au clair, faire sa ronde
De l'un à l'autre bout des horizons.

Oh! la mobilité des paysages,
Qui tous reflètent leurs visages

Autour de son chaland !
La pipe aux dents,
D'un coup de rein massif et lent,
Il manœuvre son gouvernail oblique ;
Il s'imbibe de pluie, il s'imbibe de vent,
Et son bateau somnambulique
S'en va, le jour, la nuit,
Où son silence le conduit.

LA GRAND'PLACE

Les magasins de la Grand'Place
Mirent leur deuil et leur passé,
Et l'or de leur fronton usé,
Dans les égouts qui les enlacent.

Un drapeau pend comme un haillon,
Au pignon rouge de la Banque ;
L'heure est vieillotte : une dent manque
Au ratelier du carillon.

La pluie, à tomber là, s'ennuie,
Tout son de cloche y semble un glas,
Tout mouvement y semble las,
L'heure qui vient vaut l'heure enfuie.

La façade du médecin
Regarde celle du notaire,
Voici le porche autoritaire
Du collège diocésain.

Les ténébreux judas des portes,
Se surveillent de loin en loin;
Le haut clocher semble un témoin
De tant de choses qui sont mortes.

Les murs sont pleins de souvenirs,
Cassés ou mordus par les rouilles,
Et l'habitude s'y verrouille
Contre l'assaut des avenir.

Tout y perdure en son bien-être.
On vit loin de tout bruit vivant,
A regarder passer le vent
Et la poussière à la fenêtre.

Les servantes y font marcher
Le rouet gris des existences,
Et façonnent, par leurs sentences,
Une sagesse à bon marché.

Les échevins sont sûrs et veillent ;
Le crime a ses deux poings liés.
On met l'ordre sous l'oreiller,
Et l'on s'endort sur ses oreilles.

LES BOUTIQUES

Tatillonnes et frénétiques,
Les sonnettes dansent à l'huis
Des petites boutiques,
Les sonnettes de la Saint-Guy.

On n'entend qu'elles
Dans les ruelles,
Les jours de foire et de marché;
Elles se hèlent et s'interpellent
Depuis l'aube jusqu'au soleil couché.

Rubans, cordons, aiguilles fines,
Lacets, fils et bobines
Sont achetés chez le mercier;
Les salons d'or du pâtissier

Montrent des tartes rondes
Comme le monde;
Le quincaillier fournit des chaudrons clairs
Comme un juillet rayé d'éclairs,
Et les marins s'abordent
Au seuil branlant d'un vieux marchand de cordes.

La fièvre étreint tous les comptoirs;
Mais, du matin jusqu'au soir,
Quoi qu'on débite et qu'on achète,
Les sonnettes mènent la fête
Et dominant le branle-bas
Des coups têtus de leur délire.

Et l'une tinte, ainsi qu'un glas,
Et l'autre éclate, ainsi qu'un rire,
Et d'autres font des bonds de sons,
Qui tout au loin se répercutent,
Sitôt que leurs battants se butent
Au bronze vert de leurs jupons.

Ménagères à croupe énorme,
Bourgeois précis et uniformes,
Campagnards roux en sarrau bleu,
Et ceux du port lointain, et ceux
Dont le pignon sur la grand'rue

Se bombe, ainsi qu'un avant de bateau,
Augmentent du remous de leurs dos
Le tas houleux de la foule bourrue.
Mais que les fracs, les schalls, les mantelets
Soudain s'immobilisent ou tout à coup s'agitent,
Toujours, comme les dés d'un gobelet,
Les battants clairs se précipitent
Et s'enragent terriblement.
Des boutiques et des tavernes,
Les sons menus vont ricocher
Jusques au seuil de l'évêché,
Pour s'engouffrer sous la poterne
Et dans la cour du « Lion d'or » ;
Et puis, là-bas, dans les rigoles,
Quand sautèrent les folioles
Au vent des Nords,
Les sonnettes, prestes et nettes,
Rythment la danse et la guident encor,
L'ombre descend enfin, chacun s'en va ;
Leurs marchés faits, les conducteurs attellent
Aux chars-à-bancs leurs haridelles
Et les fouettent à tour de bras ;
Trot des chevaux vers les campagnes,
Les sonnettes vous accompagnent
Une dernière fois de leur dreling dément,
Puis se calment, et, d'heure en heure,
Dans le soir et la nuit, se meurent
Interminablement.

LES ANTIQUES HOTELS

Hôtels du Vieux Rempart et de la Cour du Prince,
Secrètement, en des lieux sûrs,
Vous recélez entre vos murs,
Les coffres-forts rivaux de l'avare province.

Des mufles de lions se crispent aux vantaux
Lourds et luisants de vos grand'portes,
Et les cent lances d'une escorte,
Semblent garder vos fenêtres aux cent barreaux.

Les millésimes d'or vous font une parure,
Le geste lent de vos bourgeois
Se solennise et gagne en poids,
Rien qu'à glisser la clef dans vos larges serrures.

Les dimanches, après la messe, quand ils vont
Sur la grand'place, où l'on s'assemble,
Rivaliser entre eux, il semble
Que chacun dresse en soi l'orgueil de vos frontons.

Vous abritez tranquillement leur vie épaisse,
Et leur torpide honnêteté,
Et leur gourmande vanité,
Et les textes moisissés de leur pauvre sagesse.

Mais vous gardez aussi, vieux hôtels revêtus
Du manteau sombre des années,
Un feu de gloire âcre et fanée,
Et le relent épars des antiques vertus.

Vous maintenez debout vos escaliers austères,
Et vos lambris de chêne et d'or,
Et dès leur seuil, vos corridors
Intimidant par leur silence autoritaire.

L'appétit rouge et sain à vos tables reluit,
Les flammes de vos foyers brillent
Le soir pour les larges familles,
Et l'on fait souche, abondamment, en vos grands lits,

Que change votre esprit, sans que change votre âme,
Et l'on peut croire encor en vous,
Quand flamberont les brasiers roux
Où chaque ardeur humaine aura brandi sa flamme.

Mais que dorment toujours, en leurs coffres, vos ors,
Sans que la vie ou que la fièvre
Ne les réchauffe de ses lèvres,
Vos ors mêmes, un jour, seront pareils aux morts.

Et l'ombre et l'abandon de la morne province
Envahira vos seuils brisés
Et vos vantaux cadénassés,
Hôtels de la Grand'Rue et de la Cour du Prince.

LA VIEILLE DEMOISELLE

La demoiselle en bandeaux noirs,
Qui brode à l'aube et brode au soir,
Toujours à la même fenêtre,
Est assise derrière un écran vert
Et regarde la rue et le temps gris d'hiver,
De son fauteuil bourré de laine et de bien-être.

Deux béguines ont salué l'apothicaire,
Très bas, puis ont quitté son seuil à reculons;
Le sacristain s'en est allé chez le vicaire;
Le cantonnier a balayé, à gestes longs,
L'égout bondé de crasse et de fange velue.

Et maintenant, voici,
A l'heure de midi,

Le jovial bourgmestre
Qui vient, s'arrête, et longuement salue
La demoiselle à sa fenêtre.

Avec ses mains de pluie et de brouillards,
Depuis des jours et puis des jours, Décembre
Mouille les murs, les toits et les hangars;
Heureusement que dans sa chambre,
La demoiselle en bandeaux noirs
Peut surveiller jusques au soir
Un feu joyeux, où s'éclairent et bougent,
Flammes ! vos clairs papillons rouges.

Elle aime vivre et s'isoler ainsi,
Dans la tiédeur et dans l'ennui;
Tandis que son grand chat, ronronnant d'aise
Auprès d'elle, sur une chaise,
La regarde qui lentement marie,
Avec ses maigres mains,
Une fleur jaune au liseron carmin
De sa tapisserie.

La demoiselle
Nourrit en elle
L'amour d'une amour infidèle

Silencieusement.

Seul, le curé qui la confesse
Connaît sa faute et sa faiblesse,
Et quel bourreau fut son amant !
Ils n'en parlent jamais, bien qu'ils y pensent
Avec tristesse ou violence,
Quand le prêtre, les dimanches, s'en vient
Parler de tout, parler de rien,
Jusqu'au moment où, dans l'ombre et la brume,
Le premier réverbère, au bord du quai, s'allume.

La demoiselle en noir s'est lentement flétrie,
A recompter dans son âme les jours
Qui lui furent douceur et menterie,
Et qu'elle aime et déteste toujours.
Elle a beau se blottir dans son coin tiède,
L'ombre de ses regrets et de son deuil obsède
Même l'heure où le soleil glisse sur son front las.
Tel qui passe par la ville peut croire
Qu'elle guette, du haut d'un morne observatoire,
Depuis des ans, quelqu'un qui ne vient pas.

Et quand la demoiselle aura compté ses peines,
Combien de fois, au long des ans et des semaines,
Et que son chat malade et importun,
Un soir, aura fermé ses yeux défunts,

Certes, implorera-t-elle le sort,
Pour qu'il l'étende, à son tour, dans la mort;
Alors,
Pour la première fois, le jovial bourgmestre,
A l'heure de midi, passant sur le trottoir,
Y passera, sans saluer à sa fenêtre,
La demoiselle en bandeaux noirs.

FÊTE D'HIVER

Aube joyeuse et joli gel,
Toute la ville est cristalline
Et se pare comme un autel :
Termonde, Alost, Lierre, Malines.

Ouates, flocons, mousses, linons,
La neige a chu par avalanches;
Si purs et nets sont les pignons,
Que l'on dirait des nonnes blanches.

La couche des glaçons vitreux
Couvre les quais et leurs eaux noires,
Et les gamins aux sabots creux
Claquent du pied sur les glissoires.

Patrons, aux carrefours nichés,
Vous reluisez dans vos rocailles;
Les fontaines des vieux marchés
Brillent sous leur arroi de paille.

Et vers le ciel et ses joyaux,
Dont la lumière est vive et prompte,
Chaque clocher, de bas en haut,
Semble un ex-voto clair, qui monte.

LES GRANDS MANGEURS

A l'auberge des « Cent Frelons »,
Dont l'ample hôtesse, à la prime aube, entasse
En son corset trop dur, sa poitrine trop grasse,
 Une vessie ample et falote,
 Au bout d'un bâton long
 Ballotte.

Octobre est loin, voici Toussaint et puis Noël ;
 Et les boudins couleur de sang,
 Et les boudins couleur de miel,
Chapelets noirs, chapelets jaunes,
 Se débitent par aunes
 Autour des étaux blancs.

On fait kermesse en leur honneur :
Le ferblantier, le forgeron et le sonneur,

La bouche ardente et les yeux fous,
Parlent, huit jours durant, du formidable trou
Qu'il leur faudra, pour que la fête
Soit belle et soit parfaite,
Creuser, violemment, au centre
De leur ventre.

Et voici l'heure où s'allument les feux.
Dans la cuisine aux carreaux bleus,
Les cuivres nets, pareils à des cymbales,
Vers les bâfreurs joyeux et fraternels
Jettent, tel un appel,
Leur cri de clarté franche et triomphale.

Les gros boudins crépitent sur le gril;
L'oreille entend comme un bruit de grésil
Et la bouche se remplit d'aise.
Autour de la nappe blanche trônent les chaises;
Les convives, dispos et frais,
Sur un signal venu du cabaret,
Entrent l'autre après l'un dans la grand'salle,
Et la bombance colossale
Au creux des plats fumants et monstrueux,
S'inaugure, dans le silence.

On mange, avec ferveur et violence ;
Les appétits larges et fastueux,
Bouches pleines, lèvres froissées,
Font merveille de l'un à l'autre bout
Des deux tables, face à face dressées.
On y boit ferme, et coup sur coup.

L'ample hôtesse, dont les chairs reluisent et bougent,
Travaille, à larges bras, dans l'or des fourneaux rouges,
Incendiant la sauce avec des piments frais ;
Sa claire et fraîche humeur ne se lasse jamais ;
Elle prodigue le sel et le poivre à la livre,
Pour qu'aux tables, là-bas, les brocs entreheurtés
Soient largement vidés à la santé
Des autres brocs qui les vont suivre.

Le haut sonneur Mandus Calix,
Qui ne manqua jamais la plus mince kermesse,
Raconte alors quelles prouesses
Illustrèrent les gros mangeurs du temps jadis.
Son aïeul Nol engloutissait dans sa bedaine
Trois porcs entiers, au bout d'une semaine ;
Jan Klaverdonk, toujours creux et dispos,
Ayant autour de lui rangé trente chopines,
Expédiait quatre jambons de la Campine
En les rongeant jusques à l'os.
Son père à lui, Nestus Calix, marchand de pommes,
Eût avalé, pour son repas, Anvers et Rome ;

Il dévorait en même temps
Tripes, boudins, lards, groins, pattes, oreilles;
Le voir bâfrer était une merveille :
Sa femme eut son dernier enfant
Quant Nest Calix eut soixante ans.

Mais le sonneur se tait, préférant boire
Que de parler de ceux qui ne sont plus
Vivants que dans son cœur et dans leur gloire;
D'autant que, lentement, d'un geste irrésolu,
Le fils du ferblantier se lève et tousse et chante.
Oh ! sa voix rauque et lourde et trébuchante !
D'un ton pleurard et faux, il raconte comment
Une fille d'Alost tua ses deux amants
Et la féroce et sanglante complainte
Traîne, cahin-caha, jusqu'au moment
Où, d'un trop gauche mouvement,
Il renverse sa pinte.

Le forgeron sentant son appétit
Qui peu à peu s'émousse et s'alentit,
S'interrompt de manger et applaudit quand même.
D'autres rient du poème,
Mais se poussent pour voir entrer en vacillant
Un plat monstrueux d'aulx et de cervelas blancs.

Les deux Terlink, frères ennemis, luttent
A qui dévorera en quatre coups de dents,
Un boudin long comme une flûte;
Ils l'avalent, le front têtù, les yeux ardents,
Sans un seul spasme,
Et la salle rayonne et bout d'enthousiasme.

Mais le sonneur qu'on avait cru
A bout d'entrain et de frairie
Se rengorge, se carre, et tout à coup parie
Qu'il mangera un jambon cru,
Sans boire, en vingt minutes.
On l'en défie avec fureur.
Alors, le haut et violent sonneur
Fait apporter l'objet de la dispute,
Et découpant de clairs et savoureux morceaux
Sous la couenne rugueuse et saure,
Se met à l'œuvre et bellement dévore,
Tel un héros.

Les yeux rieurs et la bouche torchée,
Il engloutit, à quadruples bouchées,
Rompant un coin de pain, mêlant le maigre au gras,
Crispant sa lèvre ardente et goguenarde
Et maculant, de temps en temps, le bord du plat
D'un paquet jaune de moutarde.

Tous l'admirent. Il mange avec ferveur.
On dirait que le lard coule jusqu'à son cœur;
Les dents nettes, fortes et blanches,
Mordent, sans se lasser, l'ampleur ronde des tranches;
Il mange et mange, avec un tel amour
Qu'il mangerait durant trois jours
Sans parvenir à satisfaire
Sa goinfrerie obstinément autoritaire.

L'exploit du haut sonneur met fin
A cette fête énorme et rouge de la faim.
Minuit résonne à coups d'airain dans l'ombre;
Seul, le ferblantier, vidant un dernier broc,
De tous les brocs vidés augmente encor le nombre;
Chacun s'en va, ayant bu fort, ayant bu trop.
Sixtus, veilleur de nuit, aux carrefours écoute
De grands pas inégaux heurter, au loin, les routes;
Tandis qu'au bout de ton bâton,
Sous l'enseigne des « Cent Frelons »,
Tu ballottes, comme affolée,
Pauvre vessie étrange et dégonflée.

LES ROIS

C'est une troupe de gamins
Qui porte la virevoltante étoile
De toile
Au bout d'un bâton vain.

Le vieux maître d'école
Leur a donné congé;
L'hiver est blanc, la neige vole,
Le bord du toit en est frangé.

Et par les cours, et par les rues,
Et deux par deux et trois par trois,
Ils vont chantant avec des voix
Qui muent,

Tantôt grêles, tantôt fortes,
 De porte en porte,
 La complainte du jour des Rois.

« Avec leurs cœurs, avec leurs vœux,
 Toquets de vair, souliers de plumes,
 Collets de soie et longs cheveux,
 Et blancs comme est blanche l'écume,
 Faldera, falderie,
 Vierge Marie,
 Voici venir, sur leurs grands palefrois,
 Les bons mages qui sont des rois. »

« Avec leurs cœurs, avec leurs vœux,
 Jambes rêches, tignasses rousses,
 Vêtement lâche en peaux de bœufs,
 Mais doux comme est douce la mousse,
 Faldera, falderie,
 Vierge Marie,
 Voici venir, avec troupeaux et chiens,
 Les vieux bergers qui ne sont rien. »

« Avec leurs cœurs, avec leurs vœux,
 Sabots rouges, casquettes brunes,
 Mentons gercés et nez morveux

Et froids comme est froide la lune,
Faldera, falderie,
Vierge Marie,
Voici venir, au sortir de l'école,
Ceux qui demandent une obole. »

Et sur le seuil des torpides maisons,
Non pas à flots, ni à foisons,
Mais revêches et rarissimes,
Comme si le cuivre craignait le froid
Sont égrenés, du bout des doigts,
Les minimes centimes.
Les gamins crient,
Et remercient,
Happent l'argent qui leur échoit ;
Et chacun d'eux, à tour de rôle,
Et sur le front, et sur le torse, et les épaules,
Se trace, avec le sou, le signe de la croix.

VIEILLES SERVANTES FLAMANDES

Sur le métier des jours systématiques
Les servantes, Normes antiques,
Tissent le mal, tissent le bien,
Dont est faite la vie égale et mince
De la province.
Autant de fils, autant de liens !
Et la navette ardente et rude
Allant, venant,
Trame l'imperméable vêtement
Des habitudes.

Avec la pâle et vieillotte clarté
De leur cerveau pieux et entêté,
Les servantes jugent, blâment ou louent :
Toute la ville est traînée à la barre,

Chaque matin qu'un scandale se carre
Les deux pieds dans sa boue.

Elles serrent, sous leur noir bonnet,
La vigilance aiguë et sombre,
Et leur œil dur surveille et reconnaît,
Rien qu'à leur ombre,
Tous ceux qui passent,
Sur le trottoir d'en face.

Ce que disent les murs,
Ce que dévoilent les fenêtres,
Leur angoisse veut le connaître.
Dessous fangeux, recoins obscurs,
Elles flairent comme des chiennes
L'existence quotidienne
Des plus humbles et des plus hauts;
L'ample ménage du notaire
Et la famille du vicaire
Et les affaires du bedeau,
Tout est raclé sous les limes falotes
Et féroces de leurs parlotes.

En mantelets profonds et noirs,
Le dimanche, elles vont au pèche;
 Au temps des offices, le soir,
Elles longent, dignes et rêches,
 L'égout qui luit près du trottoir;
Elles causent et s'attardent sous les poternes
 En groupements obscurs,
 Et la lueur oblique des lanternes
Double leur geste au long des murs.

Dites, avec quel soin, avec quel zèle !
 Dites, depuis quel temps !
 Elles servent invariablement
Un vieux curé maussade et impotent
 Ou quelque vieille demoiselle ;
Ou bien encor, le marguillier, chrétien fervent
 Qui tous les jours entend la messe,
 Puis s'en revient, par le couvent,
 Saluer, ponctuellement,
 La chanoinesse.

Ainsi vivent-elles les servantes, là-bas,
A Dixmude, Courtrai, Lierre, Deynze ou Termonde,
 Serrant la vie et mesurant le monde,
Avec leur aune vieille ou leur pauvre compas ;
Ainsi mènent-elles brouter leurs existences

Au petit pré de leurs désirs,
Aimant les jours de fête où l'on prie à loisir
Et les matins de jeûne où l'on fait pénitence,
Et ne rêvant à rien sinon au clair moment
Où l'on célébrera leur bel enterrement
Avec le grand drap blanc et les quatre grands cierges
Gardant leur corps et affirmant qu'il resta vierge.

LES JOURS DE PLUIE

Au long des cours, des impasses et des venelles
Des vieux quartiers retraits,
La pluie
Semble à jamais
Chez elle.

Elle y tombe depuis novembre,
Continûment, à petit bruit,
Elle y tombe, le jour, la nuit;
Et nul ne sait quand elle aura fini
De tapoter, avec ses doigts d'ennui,
Les carreaux verts des pauvres chambres.

Les lucarnes et leurs prunelles
La regardent qui dure à l'infini;
Et les vieux murs et leurs étais pourris
S'imbibent d'elle.
S'il arrive qu'elle tarit,

Comme à bout d'elle-même,
Une heure ou deux, quand le soleil s'amène,
Longtemps, longtemps,
L'oreille encore écoute,
Goutte après goutte,
Ses tintements derniers
Dans la gouttière des greniers.

Et les trottoirs et leurs pavés
Luisent comme des os et des moignons
Obstinément lavés;
Et les ancras des vieux pignons
Se souillent
De pleurs de fer, de pleurs de rouille;
Et lassé d'être un peu du temps,
Leur millésime est là, qui pend;
Quand tout à coup, un auvent claque,
Et l'eau recommence très longuement
A choir,
Jusques au soir,
Parmi les flaques.

Dans les recoins et les retraits
Des impasses et des ruelles,
La pluie
A tout jamais
Semble chez elle.

LE LINGE

Leur coude nu sorti des manches,
Et tout leur poids
Pesant sur le fer chaud qui glace et broie
Le raide empois,
Les massives servantes
Ornent de longs plis droits
Et de courbes savantes
Le linge blanc des blancs dimanches.

A larges pans, le linge blanc
Déborde
De grands et superbes paniers.
On le sécha, le long des cordes,
Au vent vermeil, au vent léger
Des vieux vergers.

Et maintenant, le voici net et clair
Avec la bonne odeur des prés,
Avec la bonne odeur de l'air,
Entre ses plis menus et resserrés,
Où fourrage, tel un museau
Lourd, mais rapide,
En chaque recoin, en chaque vide,
Le bout massif des gros fers chauds.

De large en long, de long en large,
Avec leur bras pesant et lent,
Marquant de grandes marges
Plates le linge blanc,
Les servantes repassent;
Tandis qu'assise à la fenêtre basse,
La maîtresse de la maison
Surveille, interroge, clabaude
A langue chaude
Et brûlante comme le fer sur les tisons.

Et les nouvelles de la ville
Défilent,
Et tous les voiles des ménages
Du voisinage
Sont soulevés férocement;
Et l'on suppute, et l'on affirme, et l'on dément;

Les maîtresses, aux airs de duègnes,
Pour mieux savoir
Feignent
D'abord de ne rien entrevoir;
Mais les servantes les renseignent,
Flairant le mal dans tous les coins,
Prenant le ciel et la vierge à témoin,
Et tout à coup crispent le poing,
Là-bas, vers quelque rogue et farouche adversaire.

Et maîtresses et servantes, bientôt d'accord
Sur tous les vols dont l'échevin retors,
Et le notaire escroc et l'armateur faussaire
Ont ravagé le champ des communes misères,
S'oublie à remuer, avec un tel emportement,
Ces tas houleux de boue,
Qu'une se brûle en soulevant,
D'un trop rapide mouvement,
Le fer chauffé contre sa joue.

Se dépliant, se repliant,
Avec le va-et-vient tranquille et lent
D'une aile d'Ange,
Parmi cet unanime étalage de fange,
Se meut le linge immense et blanc.

LE DIMANCHE

Mille notes claires et gaies
Ainsi que des monnaies
Dégringolent du vieux beffroi vermeil;
Ce sont autant de sons de cloche
Qui miroitent et qui ricochent
Dans le soleil.

Le vent au loin les éparpille,
Les toits pareils à des mantilles
Les reçoivent entre leurs plis;
Tous les échos en sont remplis.

Les gens qui passent
Les écoutent sur la grand'place

Tinter et cliqueter
Par masses.
Or, c'est dimanche, et c'est midi.

La ville est propre et lisse;
Chez l'orfèvre trois grands calices
Illuminent superbement
La devanture;
D'un porche ardent d'architecture
A pas dévots, à pas dormants
Sortent, quittant le prône
Les bons bourgeois et leurs matrones :
Et tels se rejoignent et se saluent
Et tels tournent le coin des rues
Pour s'en aller vers l'esplanade
Faire l'hebdomadaire et régulière promenade.

D'autres gagnent « Le Cheval Gris »
Par le chemin des Chanoinesses :
Auberge fraîche et belle hôtesse,
Poêle flambant, comptoir fleuri,
Carreaux sablés et tables claires,
Caves longues, larges tonneaux
D'où jaillit, ainsi que d'un tombeau,
Au creux des verres,
La bière.

Et c'est vraiment un bon moment,
Pesant de calme et de bien-être :
De gros buveurs à la fenêtre
Fument leur pipe et regardent les gens
Ou bataillent aux cartes.
Des béguines passent et des sergents,
Et les mitrons avec des tartes.
Les cloches, dans la tour,
Carillonnent toujours,
Mêlant leur bruit avec le bruit des verres,
Avec la splendeur blonde et sonore des bières
Et, quelquefois, avec l'éclat des vins;
Et tout cela résonne, et tout cela s'égaie
Toujours, comme il convient,
D'un bruit minime de monnaie.

VANNIERS

Dès le matin, au seuil des bouges,
Sous une tente ouverte à l'air,
S'assoient les gais vanniers,
Mélant les osiers rouges
Aux clairs osiers
De leurs paniers.

Les nasses et les clisses
Par lots égaux se répartissent ;
On fait toilette nette
Aux vannettes et aux bannettes ;
Et de leur tas d'osier tressé
Et disposé en pyramides
S'épand la bonne odeur humide
Des rivières et des fossés.

Les gais vanniers chantants
Fument, de temps en temps,
A large lippe,
Leur pipe.

Et c'est alors qu'entre les doigts,
Avec le plus d'adresse et de prestige,
Se recourbent les tiges
Des osiers droits;

Le panier souple et robuste
Vire plus follement au creux de leurs genoux;
Le marteau frappe et tous ses coups
Ajustent

Une nouvelle couronne de liens
Aux couronnes de liens anciens.

Les paniers clairs des ouvriers flamands,
Comme une solennelle escorte,
Attendent tous, au seuil des portes

— Ils sont pareils à des ventres gourmands —
Que les bateaux arrivent

Qui les emporteront là-bas, de rive en rive.

Un jour, ils partiront pour Formose ou Ceylan,
Sans que cède leur dos ou que crève leur flanc.

Ils seront fiers et lourds du poids de leurs richesses,
Puis ils s'étaleront sur les grands quais vermeils,

Avec l'or même du soleil
En fusion parmi leurs tresses.

En attendant, dès le matin,
Sous une tente, au seuil des bouges,
Les gais vanniers
Mêlent les blancs et serpentins
Osiers aux osiers francs et rouges
De leurs paniers.
Et le brouillard qui se dissipe
Et chasse au loin sa brume envenimée
Laisse monter la petite fumée
Bleue et joyeuse de leurs pipes.

LE GRAND SERMENT

Saint Georges,
Le président de ton serment
Se carre et se rengorge
Superbement
Quand, au sortir de la grand'messe,
Il défile d'un pas altier,
Tel dimanche de la kermesse,
Sous l'or bougeant de son collier.

On le regarde
En son orgueil marcher;
Les solennels et francs archers
Du grand serment
Lui font sa garde;
L'heure est claire, les cieux vermeils :
Vraiment

C'est à croire qu'il porte
Sur son torse bombé et ses épaules fortes
Des morceaux de soleil.

En un panier bordé de soie
Sont étendus son arc et son carquois;
Une tige de buis,
Dont le sommet lentement bouge,
Tend, devant lui,
L'ébouriffant plumage rouge
De l'oiseau d'or qu'il abattit.

Il traverse la rue aux Laines,
La cour du prince et le vieux bourg;
Il marcherait à grands pas lourds
Sans perdre haleine,
Jusqu'au soleil couché.
Mais tout à coup les tintamarres
De la fanfare
Lui font accueil, sur le marché,
Les pistons crient et les tubas font rage
Sans nul répit, sans nul arrêt,
Et l'on promène du tapage
De cabaret en cabaret.

Bières rouges sous couronne de mousse
Pour vous lamper gaîment ,
A la santé du grand serment,
Chacun s'en vient à la rescousse ;
On assiège les comptoirs clairs
Avec des brocs tendus en l'air.
Les servantes passent et passent,
Moites de hâte et de sueur
Et refoulant à coups de croupe,
Parmi les cris et les rires, la troupe
Toujours plus dense des buveurs.

Le Président du grand serment
Est cahoté au va-et-vient des houles
Et des vacarmes de la foule ;
On le bouscule en des bagarres
A hue, à dia, jusqu'au moment
Où la concassante fanfare,
Par le chemin qui suit la gare,
Le mène au clos du grand serment.

Le tir à l'arc paisible et seul
S'étend, là-bas, près des tilleuls
Qui versent l'ombre à qui la cherche
Et d'où s'élève en contre-bas
D'un grand jet blanc, ainsi qu'un mât,
La perche.

Avec solennité, l'oiseau
 Tourbillon d'or, et tourbillon d'écume,
 Est remplacé, là-haut;
 Et tel est l'ordre et la coutume
 Que si la flèche d'un archer
 S'en vient, avant la flèche présidentielle,
 Toucher
 La parure immatérielle
 Du bel oiseau,
 , Là-haut,
 Le chef du grand serment
 Payera jusques au soir,
 Abondamment,
 A boire.

Et l'on se soûle en son honneur,
 Et l'on trinque, et l'on crie, et l'on hurle, et la peur
 S'accouple en des coins d'ombre avec la joie.
 Filles, qui traversez par bandes les chemins,
 Les gars aux violentes mains
 Vous agrippent comme des proies.
 L'ombre se fait autour du vieil enclos
 Où commande saint Georges.
 Le dernier air des fanfares se clôt,
 Les cors s'enrouent et les bugles dégorgent
 Un refrain las qui n'en peut plus.
 Archers, vos bras sont lourds, vos doigts moulus.

Et vos regards se yoilent,
Et vous ne savez plus si vous visez
L'oiseau superbe et pavoisé
Ou la première étoile.

Et par de longs et zigzagants détours,
Vous revenez des vieux faubourgs
Vers la grand'place où s'exalte la joie.
Un pitre y fait le boniment
Au président du grand serment,
Et dans un coin le carrousel flamboie
Et tourne, et tourne, en emportant
Au mors aux dents de ses chevaux ardents,
Mais immobiles,
L'habituel recueillement
Et le silence de la ville.

LES PIGEONS

En des paniers
De jaune et reluisant osier
Ils sont partis, de lieue en lieue,
Les pigeons gris, les pigeons bleus.

Ils sont partis depuis deux jours,
— Oh ! les cahots du fourgon lourd —
Ils sont partis dans les bagarres,
Les heurts, les cris et les sifflets des gares ;
Ils sont partis, sait-on jusqu'où,
Mêlés et affolés,
Pour quel lâcher tumultueux et fou ?

Or, les voici, c'est dimanche, qui s'en reviennent
Des montagnes méridiennes,

Le col tendu et le vol haut,
Et que déjà,
Tout en suivant des yeux le dard d'une girouette,
On les attend et on les guette
Là-bas,
Au fond des ruelles inquiètes
Des deux Nèthes et de l'Escaut.

Dans les greniers, sous les poutres vermeilles,
On veille,
Et sur la place, où le ciel vaste et clair
Rayonne, on s'attroupe, le nez en l'air;
Et là, sur les pignons où rien ne bouge,
Seuls, les colombiers verts,
Porte ouverte, règnent sur les toits rouges,
Et tout à coup, plus haut que tours et coupoles,
Les plus ardents se désignent du doigt
Une tache mince dans le ciel froid;
On dirait une virgule qui vole
Et s'approche, et grandit, et d'un coup d'aile
Se détachant de l'infini
Vient effleurer le faîte et les moëllons ternis
Du vieux rempart et de la citadelle.

De groupe en groupe, on crie et l'on s'excite.
Les cœurs battent et des paroles,

Dites très vite,
S'affolent;
Le tumulte s'aggrave et gagne au loin,
Dans la ville, les coins et les recoins;
Celui qui le premier a reconnu
Le vol lointain venant de l'inconnu,
S'en va, l'orgueil au front, de ruelle en ruelle,
Crier victoire et conter la nouvelle,
Tandis qu'au même instant,
Là-bas, dans une cour que les foules traversent,
Sur son pigeon hagard et haletant,
Le colombier vainqueur laisse tomber sa herse.

Aussitôt pris,
Le pigeon bleu, le pigeon gris,
Est engouffré dans un fourreau de toile,
Et le coureur le plus ardent,
Torse bombé comme une voile
S'enfuit, ce paquet lâche entre les dents.

Il le passe à quelque autre après sa course faite,
Et celui-ci courant, le repasse à son tour
A quelque autre, là-bas, qui, d'un élan s'entête
A gagner la grand'salle où se fait le concours.

A l'auberge des « Trois Guirlandes »
Sont installés les vieux joueurs,
Qui s'angoissent et qui l'attendent.
Il arrive, gorge sèche, front en sueur;
Un silence se fait : le vainqueur se désigne,
Et l'échevin, très gravement, consigne,
Sur des feuillets lignés où pèse une écritoire,
La victoire.

Et surviennent après, ceux dont le sort
Fut moins heureux, mais fut heureux encor;
Ils déclinent leur nom : tous gagnent;
Il en accourt des bourgs et des campagnes,
Avec, sur leurs pieds nus, la crasse des sentiers.
Leurs bras levés balaient, d'un coup de bière,
L'âpre poussière
De leurs gosiers;
Et tels s'en vont, serrant leur bien,
Et tels se croient nimbés de gloire
Et paient gaîment à boire.
Seuls, les derniers n'ont rien,
Et leur fureur et leur déveine se butent
Aux poings tendus des cris et des disputes.

Et dans son prône, exaspéré,
Le vieux curé

Tance, flétrit, malmène
Ceux qui confient le gain de leur semaine
 Au feu mouvant
 D'une aile au vent,
Et se moquent de la promesse,
 Faites à confesse,
 De ne point désertier,
 Les dimanches d'été,
 La messe.

LES RUELLES

Avec le ruban noir de leur égout,
Et, ci et là, de petites chapelles,
A deux chandelles,
Contre les murs obscurs,
Debout,
Les très vieilles ruelles
Dégringolent, en ribambelles,
Depuis là-haut
Jusqu'à l'Escaut.

Un pâle et morne jour de cave
Frôle leurs pignons bas;
Quoique lavés à tour de bras,
Les seuils humides restent gras;
Et c'est l'automne et c'est l'hiver :
La banlieue est déserte et ses chemins déserts,

Et seuls les vieux chiens hâves
Sortent, fouillant la boue, ou tout à coup se roulent,
Pattes en l'air,
Parmi des tas de cendre et d'écaillés de moules.

Heureusement qu'un beau matin, l'été
S'en vient, de sa neuve clarté,
Chauffer les murs dont le crépi s'éraïlle,
Et que l'égout et le trottoir
Se repeuplent du grouillement noir
Et des pieds nus de la marmaille.

Les ruelles se réveillent soudain,
Toutes portes ouvertes;
Du linge sèche aux cloisons vertes
Des tout petits jardins;
Les fenêtres et les plinthes sont peintes,
La résine et la poix
Ornent le corridor étroit
Au bout duquel s'étale et se trimballe,
Monumental, entre les deux parois,
Le ventre enflé des commères enceintes.

Alors, les nets et clairs logis
Font bon accueil à ceux qui entrent;

Sur les carreaux, le sable fin
Inscrit de longs et onduleux dessins;
La table, avec son gros bouquet au centre,
Et son vase de verre noir
Se reflète dans le miroir,
Et les plaques du poêle reluisent
Comme un autel d'église.

Et l'on travaille, et l'on peine dûment,
Et les enfants se suivent,
Comme barques à la dérive,
Et grandissent, sait-on comment !
Les ans tombent par avalanche
Et les jours sont les mêmes jours, toujours,
Sauf le dimanche,
Quand les femmes s'assoient en rond,
L'après-midi, autour des tables basses,
Et que, chauffant, chacune en son giron,
La large tasse
De café noir, qu'un flot de lait fait blond,
Elles s'entrexcitent aux commérages,
A gestes durs, à large bruit,
Si bien que leurs langues font rage
Le soir durant, jusqu'à la nuit.

Et les hommes s'en vont fumer des pipes rouges,
Là-bas, au loin, près du rempart,

Où l'on boit ferme, où l'on boit tard,
 Au fond des bouges;
Puis reviennent, manquant le pas
Et fluctuant sous des houles de bières,
Avec, pour compagnon, le maigre espoir
Que leurs femmes ne voudront pas,
 Trop nettement, s'apercevoir
 De ce roulis hebdomadaire.

COIN RELIGIEUX

En un quartier quatre fois centenaire,
Dont les hôtels et les maisons
S'ornent d'un millésime ou d'un blason,
Le séminaire
Aligne, au long de sa masse carrée,
Son double rang de fenêtres barrées.
Des chanoines massifs en longent le trottoir
Et le mur solennel d'où déborde un platane,
Et les boucles d'argent ornant leurs souliers noirs
Brillent, de pas en pas, au bord de leurs soutanes.

La place tout entière est hostile au vain bruit,
L'évêché la domine au fond et son fronton reluit,
Et vers le soir, la cathédrale sombre
Laisse flotter sur lui

L'ample et mouvante nuit
De sa grande ombre.

Lieux de piété docte et de chrétienne ardeur :
La province y cultive
Sa croyance rébarbative
Et sa ferveur.

L'ancienne foi s'y développe âpre et valide,
L'ordre la tient serrée en son poing dur,
Et ses dogmes s'y consolident
Comme de lourds piliers encastrés dans un mur.

Et pour la maintenir ou l'affermir encore,
Obstinément, au long des temps, depuis toujours,
Tels gars de la bruyère ou tels bourgeois des bourgs
Se font ses serviteurs ou se nomment ses prêtres;
L'Église trouve en eux ses soldats et ses reîtres;
Ils ont le cœur ardent, la voix fruste et sonore,
Et par-dessus leurs yeux, ils ont tassé leur front
Comme un moellon.

Ainsi l'esprit des champs, rêche, têtù, gothique,
Instaure, au cœur des villes apathiques,
En un quartier silencieux,
Sa forge lourde où se couve son feu;
Il fit jadis leurs mœurs et leurs coutumes,
Et leur terreur et leurs cerveaux,

Et maintenant encor son ponctuel marteau
Contrôle ou bat, sur son enclume,
Chaque penser que jette au loin l'orgueil nouveau.

Et les cloches sonnent et sonnent
En son honneur, ainsi que des hérauts,
Et les cloches le célèbrent et le propagent,
De siècle en siècle et d'âge en âge,
Du haut des tours, à coups de battants noirs.
Elles le crient au vent et le crient à l'espace,
Aux coins, aux carrefours, aux ruelles, aux places,
Dès que l'aurore monte ou que descend le soir;
Et la ville obéit dûment à ces voix rudes,
Moins par amour peut-être ou par devoir,
Que par longue et tenace et pesante habitude.

LES SALUTS DE LA PAROISSE

A l'heure où s'allonge le soir,
En automne, parmi les brumes,
Et qu'une à une
Les lanternes, sur le trottoir,
S'allument,
Les mantelets profonds et noirs
Des vieilles femmes de la ville,
Tantôt dans l'ombre ou la clarté,
Vont, à la file,
Vers les quartiers que tranquillisent
Les églises.

Sur la place pleine de vent
Vivant,
Deux tours règnent vieilles et seules,
Et les tristes et traînantes aïeules

S'en approchent en défilant,
Toujours d'un pas égal et lent,
Par le canal des Flagellants,
Dont les sombres et longs miroirs
Réverbèrent, au fond du soir,
Le seul vitrail qui brûle, ardent et translucide,
Là-bas, dans une abside.

Les béguines et les curés
Joignent leurs pas
Aux pas des mornes vieilles,
Toutes pareilles,
Et par les longs trottoirs moirés,
Dans leur robe de bure ou leur robe de drap,
Monotones, s'en vont, comme elles,
Au long des quais et des ruelles.
Et c'est l'instant où les bateaux
Hissent aux mâts leurs blancs fanaux,
Et c'est l'instant où les boutiques
Fixent aux clous leurs veilleuses antiques,
Où l'on entend rentrer, en leurs impasses,
Toutes les misères qui sont lasses :
— Les mendiants, les éclopés et les perclus ; —
Où la ville semble n'exister plus
Que pour ce défilé, torpide et sombre,
Des gens en noir, qui s'avancent dans l'ombre,
Fatidiques, comme les nombres.

CLOCHES

Cloches pour les vivants et bourdons pour les morts
— Fêtes, décès, mariages, anniversaires —
Vous marquez, jour à jour, de sonnans commentaires,
Avec le timbre ardent ou las de vos accords,
Tout ce dont la province étroite et compassée
Anime son cœur encor
Et sa pensée.

Les faits quotidiens, les gestes réguliers,
Et les motifs d'amour, et les causes de haine,
Et ce qu'on dit aux cabarets, chaque semaine,
Et ce dont les vieillards parlent à leurs foyers,
Vous le solennisez au soir et à l'aurore;
Et les alléluias du prêtre et du bedeau,
Tout se fond et grandit dans la forge sonore,
Dont vos battans d'airain sont les brusques marteaux.

O chants de bronze et d'or, qui éclatez sans nombre,
Sur les tracas mesquins et les desseins futiles,
Et les pauvres soucis et les soins infertiles
Des minimes cités qui se meurent dans l'ombre,
Quand donc vos sons puissants et clairs publieront-ils
Quelle âme neuve et profonde
Émeut le monde ?

LES SOIRS DE GRANDE FÊTE

On ferme ! On ferme ! Et les veuves de noir vêtues,
A pas feutrés et lents, s'en vont sous leurs manteaux,
Et font tinter de lourds deniers en des plateaux
Placés dans l'ombre, au pied de géantes statues,
Comme les larges mains mendiantes de Dieu.
Au fond, l'autel éteint ses fleurs étincelantes,
Et les veuves glissent lentes et dévalantes
Vers la ville du soir où s'allument les feux.
Alors tous les métaux strident ; leur bruit s'essore ;
Les pieds des chandeliers grincent sur le parvis,
Les lampes font crier leurs chaînes et leurs vis ;
On écoute les tabernacles blancs se clore,
Et des grappes de clefs baller à des fermoirs :
L'église est vide.

Et dans ces voix, oh ! si cruelles,
Si grinçantes et si torturantes entre elles,
N'est-ce pas qu'on entend se déchirer l'espoir,
Et la douleur de ces veuves maigres et droites
Qui vont, à pas feutrés et lents, sous leurs manteaux,
La mémoire et le cœur traversés de couteaux,
Mais reviendront, demain, sur leurs chaises étroites
A l'heure où l'aube éteint dans la ville les feux,
Prier les Jésus morts et les vierges dolentes
Et baiser, tout comme hier, des blessures sanglantes,
Comme les larges mains mendiantes de Dieu !

LES FUMEURS

« C'est aujourd'hui,
Au cabaret du Jour et de la Nuit,
Qu'on sacrera
Maître et Seigneur des vrais fumeurs,
Celui
Qui maintiendra
Le plus longtemps,
Devant les juges compétents,
Une même pipe allumée.
Or, qu'à tous soit légère
La bière,
Et soit docile la fumée. »
Ont pris place, sur double rang,
Près des tables, le long des bancs
Les grands fumeurs de Flandre et de Brabant.

Déjà, depuis une heure ils fument,
A petits coups, à mince brume,

Le gros et compact tabac,
Qu'a resserré, avec une ardeur douce,
Leur pouce,
En des pipes neuves de Gouda.

Ils fument tous, et tous se taisent,
La bouche au frais, le ventre à l'aise;
Ils fument tous et se surveillent
Du coin de l'œil et de l'oreille.
Ils fument tous, méticuleusement,
Sans nulle hâte aventurière,
Si bien que l'on n'entend
Que l'horloge de cuivre et son tictaquement,
Ou bien encor, de temps en temps,
Le flasque et lourd écrasement
D'un crachat blanc contre les pierres.
Et tous, ils fumeraient ainsi,
Inépuisablement, tout un après-midi,
N'était que les novices
Ne se doutent bientôt, à maints indices,
Que leur effort touche à sa fin,
Et que le feu, entre leurs mains,
S'éteint.

Mais eux, les vieux, restent fermes. En vain
Les petites volutes
Tracent peut-être, avec leurs fins réseaux,

Le nom du vainqueur de la lutte,
 Près du plafond, là-haut;
 Ils s'entêtent à n'avoir d'yeux
 Minutieux
 Que pour leur pipe, où luit et bouge
 Le seul point rouge,
 Dont leur pensée ait le souci.
 Ils le tiennent à leur merci,
 Ils le couvent à l'étouffée,
 Laissant de moins en moins les subtiles bouffées
 Passer entre leurs lèvres minces
 Comme des pinces.

 O leur savoir malicieux,
 Et leurs gestes mystérieux,
 Et ce qu'il faut de temps et d'heures
 Avant
 Qu'un foyer clair, entre leurs doigts fervents,
 Ne meure !
 Ils étaient dix, les voici cinq; ils restent trois;
 Et de ceux-ci, le moins adroit,
 Malgré les cris et les disputes,
 Se lève et déserte la lutte.
 Enfin, les deux plus forts, les deux derniers,
 Un corroyeur, un batelier,
 Barbe roussâtre et barbe grise
 Le cœur ardent et sûr, se maintiennent aux prises.

Et c'est alors un unanime enfièvrement :
On se bouscule et l'on regarde
Ces deux maîtres restant superbement
Calmes, parmi la foule hagarde,
Et qui fument, et se taisent jusqu'au moment
Où, tout à coup, celui de Flandre,
Tâtant du doigt le fond du fourneau d'or,
Pâlit, en n'y trouvant que cendres ;
Tandis que l'autre émet encor
Patiemment, à petites secousses,
Un menu flot de brouillard bleu,
Et ne prétend cesser le jeu
Qu'après avoir versé trois derniers brins de feu,
Victorieux,
Sur l'ongle pâle de son pouce.

Et les grands juges réunis
Au cabaret du Jour et de la Nuit
Confèrent dans la grand'chambre,
Au champion du Vieux Brabant,
Luttant
Contre celui de Flandre,
Une pipe d'écume et d'ambre
Avec des fleurs et des rubans.

JOURS D'ÉTÉ

Lorsque l'été flambant brûle la ville lasse,
Et le peuple pointu des toits capricieux,
Le vieux gardien du vieux beffroi suit de ses yeux
L'ombre lente qui fait le tour de la grand'place.

Et c'est d'abord, au jour levé,
Les trois pignons des Trois Rois Mages,
Laisant flotter leur triple image
Sur les bosses du lourd pavé.

Vers dix heures, c'est la façade ardente et belle,
Où sont sculptés des rosaces et des festons;
Et vers midi, c'est l'ample enseigne et le fronton
Joli de la maison d'Albert et d'Isabelle.

Plus tard encore, en plein soleil,
C'est le logis du corps de garde,
Dont s'allonge la tour bâtarde
Sur le trottoir lisse et vermeil.

Et puis enfin, le soir, c'est le beffroi tragique
Qui dessine son grand profil monumental,
Barrant de l'Ouest à l'Est, ainsi qu'un bras brutal,
Le vide entier de la grand'place léthargique.

Rien n'a changé depuis des ans :
Toujours la même ombre voyage,
Au long des murs et des étages,
Et des piliers nets et luisants.

Et le même gardien, sur sa chaise trop basse,
Regarde se fermer les mêmes blancs rideaux,
Quand la même clarté des mois pâles et chauds,
De seuil en seuil, au long des heures, se déplace.

LA BIÈRE

En chaque enclos, l'été; l'hiver, sous chaque toit,
Où la province
S'attable, au jour le jour, et boit,
Le bourgmestre est prince,
Mais le brasseur est roi.

Sa brasserie, elle est là-bas, lourde et fumante,
Et la chaleur s'active, et les brassins fermentent;
Et lui-même surveille, et du geste et des yeux,
Le moite et sourd travail de l'eau avec les feux.

Une odeur d'orge,
Soudain, dès qu'on franchit son seuil,
Serre la gorge;
Les gros chevaux sont lourds d'orgueil

Et, quand ils passent,
Avec leur char aux cent tonneaux,
Sur la grand'place,
Ils font trembler plus d'un carreau
Qui, dans le soir, scintille
Aux fenêtres en or du vieil hôtel de ville.

L'homme est hospitalier, facile et cordial;
Dans sa maison au long trottoir, près du canal,
La bière,
A celui qui la boit devant un feu vermeil,
Semble sortir en robe de soleil
Du creux des verres.

Sa femme saine et grasse, et ses enfants replets;
Dans un coin de la cour, à l'ombre des ramures,
Elle-même, les mois d'été, puise aux baquets
Et verse aux boulangers les mousseuses levures :
C'est son modeste orgueil, quand est meilleur le pain
Et puis, le soir, quand la lampe brûle, ses mains,
Calcul après calcul, s'acharment à poursuivre
La piste des erreurs au taillis du grand-Livre.

Et d'année en année, en s'aidant, tous les jours,
La femme ardente au gain, et l'homme âpre aux négoce

Cueillent les lourdes fleurs des fortunes précoces ;
Ils ont acquis, aux angles clairs des carrefours,
Vingt maisons à pignons, dont les larges enseignes,
A celui qui s'en va ou s'en revient, renseignent
Quelle bière éclatante et vivante on y sert.
Oh ! la pinte vidée, à la hâte, en plein air,
Et l'orgueil de sentir au fond de soi descendre
La sève en or des grains et des houblons de Flandre !

Voici quinze ans bientôt que le brasseur travaille
Et que la vie, avec ses vœux et ses souhaits,
Se serre, ici, là-bas, partout, entre les mailles
Qu'il noue en chaque rue autour d'un cabaret ;
De faubourg en faubourg, son renom règne à l'aise.
Parmi les francs buveurs qui tanguent sur leur chaise,
Dès qu'il paraît, il paie à boire et dûment boit,
Et sa parole alors est parole de poids,
Et son geste est suivi aussi loin qu'il les mène.

Si bien que la boisson qu'il vend chaque semaine
Se répand dans la ville, orientant vers lui,
De maison en maison, les cœurs et les esprits ;
Elle est la force lourde et la lente pensée
Dont s'émeuvent encor les cervelles tassées ;
Et tels jours de scrutin où le pouvoir a peur,
Elle est celle qui chauffe, à feu brusque, l'ardeur

Que renferment les fronts joyeux ou taciturnes ;
Et c'est elle toujours qui glisse entre les doigts
Le vote alerte et franc ou le vote sournois
Que chacun jette, avec sa passion, dans l'urne.

En chaque enclos, l'été; l'hiver, sous chaque toit,
Où la province
S'attable, au jour le jour, et boit,
Le bourgmestre est prince.
Mais le brasseur est roi

LES PINSONS

Même quand le vent meugle
Et fait grosse sa voix,
Ils s'exaltent en leur cage de bois,
Les doux pinsons aveugles.

On a tué dans leurs yeux clairs
Toute la vie;
Mais depuis lors,
Ardente, inassouvie,
Plus violente encor,
Vibre, dans l'air,
Leur chanson d'or.
Ils ne voient plus, mais ils s'écoutent :
Leur voix s'affine et se veloute,
Et met un peu d'allégresse et d'amour

Au cœur des pauvres gens des cours
Et des impasses.

Dès qu'arrive novembre et ses vents fous,
Solidement, on pend au clou,
Près des fenêtres basses,
Leur cage étroite
Comme une boîte.
Et l'on n'entend plus rien, sinon près du plafond,
Leur petit bec qui gratte,
Ou bien leurs sauts légers, de bâton en bâton,
Et le bruit sec de leurs pattes.

Or, voici mai et les concours
Entre ville, village et bourg;
Et désormais, la vie
Des doux pinsons est asservie
Au dominical branle-bas
Des angoissants combats.

Sur le marché, où se dressent des tentes,
Assis à l'ombre, et pipe aux dents,
Les solennels experts, ornés d'un président
Large et fondamental, attendent;
Et s'alignent les petites cages en bois,

Devant sa massive prestance,
Et s'entêtent et s'effilent les voix,
Sur un signal de son omnipotence.

Mousses de chant qui s'échappent dans l'air,
De la coupe d'un gosier frêle,
Bulles, perles, miroitements, éclairs,
Sans nul effort qu'un battement des ailes;
Frémissements de cris, fourmillements de sons,
Trilles en fleur, trilles en fête,
O les naïfs et doux pinsons,
Comme ils s'entêtent !
Le président, rougeaud et gros,
Fume toujours, et ne dit mot;
Mais son oreille ardente écoute,
L'autre après l'un, chaque pinson
Tresser les brins de sa chanson.
Tous s'acharnent, aucun ne doute,
Car c'est à ceux qui, de leur cœur battant
Ont, en un même temps,
Tiré, le plus souvent, les mêmes notes,
Qu'on adjuge, — parfois, l'on vote —
Le prix dont sera fier, pendant un jour,
Le quartier d'une ville, ou le hameau d'un bourg.

O les petites voix lasses, mais obstinées,
O la fragile et babillante claironnée :

Ici, là-bas, toujours, encor,
Jusques à l'heure où le plus fort,
Dans le disloquement et dans la débandade
De l'unanime sérénade,
Impose, à tous, son survivant effort,
Et dans l'entier silence et la cruelle attente
Regonfle, une dernière fois, sa gorge — et chante.

Et le vainqueur et son pinson
Avec, au treillis de la cage,
Un rameau clair de fleurs sauvages,
Rentrent à la maison
Où, dans l'angoisse et dans la fièvre,
Leur nom vole, de lèvre en lèvre;
Tandis qu'assises sur leur seuil,
Les commères, lourdes et grasses,
Se rengorgent d'orgueil
A voir
La volante victoire
Se reposer en leur impasse.

L'HOSPICE

A ceux qui n'ont ni feu, ni lieu,
Et qui sont lents, et qui sont vieux,
A ceux qui, jour à jour,
— Depuis quels temps! — ont fait le tour
De leur misère sédentaire,
Aux pauvres gens des durs métiers :
Portiers, veilleurs, gardiens et cantonniers,
Les petites villes octroient, parfois,
Le bénéfice
De boire et de manger et de dormir, sans joie,
Derrière un mur de vieil hospice.

Le monument, avec son large toit
Et ses anciens pignons, s'assoit
Au bout de la grand'rue.
Le van des siècles dissémina sa nuit,

En poussière noire, autour de lui.
Angles, bosses, plaques, verrues,
Font leur saillie à sa façade;
Il est d'un bloc — et sa largeur est perforée,
De part en part, de fenêtres carrées
Qui regardent la cour symétrique et maussade.
Et c'est là qu'ils végètent, les vieux,
Autour de grands poêles de fonte.
L'hiver est froid, le vent hargneux.
Oh ! que de fois, les soirs, ils font le compte
De leurs malheurs, de leurs chagrins,
A sourde voix, à lentes mains,
Devant les autres vieux qui n'écoutent plus guère !
Il en est qui s'en furent en guerre,
Si loin que les astres de leur bruyère
N'éclairaient plus ces pays de là-bas;
Ils en sont revenus, minés et las,
Heureux du maigre emploi que leur offrait la ville;
D'autres survivent seuls à leur famille;
D'autres songent à leur enfant,
Qui s'embarqua vers les levants,
Sans rien leur en apprendre,
Et c'est leur mal de chaque jour,
De repenser encore à son retour
Et de ne plus y croire, et, néanmoins, toujours,
D'attendre...

Oh ! ces vitres par où l'on voit,
Au long de blancs murs droits,
Traîner les vieux, de fenêtre en fenêtre ;
Et ces couloirs où l'on entend
Sonner le bruit intermittent
De leurs bâtons de hêtre ;
Et ce piteux et pauvre banc,
Où, deux par deux, au jour tombant,
Ils s'arrêtent et longuement se taisent,
Quand leurs pipes, comme des braises,
Brûlent seules, de leurs points d'or,
Le vide obscur et mort
Des corridors !

Les vieux, les pauvres vieux, avec leur dos en bois,
Et leurs regards lointains, et leur défunte voix,
Et leurs craintes durant les insomnies,
Et leur patience à compter le temps,
Et l'égoïste et mécanique entêtement
De leurs manies !

Voici la nuit qui tombe et attise leurs maux ;
Voici leurs lents départs, comme les mots
Monotones des litanies,
Et leur silence, au fond du vieux dortoir,
Où les cierges éclaireront, un soir,
Leurs agonies.

LE GOBELET D'ARGENT

Sur la place aux enseignes livides,
Où les cloches sonnent un glas,
Il pleut, dans le kiosque vide,
Là-bas.

Le grave et rouge bourgmestre
S'assied au « Gobelet d'Argent »,
A sa place, près des fenêtres;
Et, solennel avec les gens,
Il regarde, d'un air tranquille,
Vivre sa ville.

Tous les pavés sont vernis d'eau;
Un chien s'enfuit; deux chiens se flairent;
La marchande de scapulaires
Sonne à la porte du bedeau.

A sa montre, pareille aux trônes,
L'aide du pharmacien quinteux
A remplacé le bocal bleu
Par un bocal de couleur jaune.

Le vieux greffier passe, en retard,
Et regarde, d'un œil oblique,
Chez l'horloger, dans la boutique,
L'heure que sonne un jacquemart.

On sait, dans tout le voisinage,
Que le notaire a confié
Le soin de ses vingt-deux lauriers
Au jardinier du béguinage.

Et les arbres, aux rameaux noirs,
Rentrent chez eux, toilette faite,
L'autre après l'un, sur des brouettes,
Qui font trembler les vieux trottoirs.

Bête de somme et de supplice,
Voici l'antique cheval blanc
Qui se cahote, à pas très lents,
Vers la porte du vieil hospice.

Coup de sifflet droit comme un dard,
Et nuages de vapeurs blanches;
Et roule, au loin, en avalanche,
Le train de midi moins un quart.

Le grave et rouge bourgmestre
Quitte son siège à ce signal,
Laisant son broc, vide et banal,
Regarder seul par la fenêtre.

LA GARE

Du côté du canal, où ronflent et s'exilent
Les trois usines de la ville,
La gare,
Avec ses coups de trompe et de sifflet,
Avec ses signaux verts dans le soir violet,
Luit et s'effare.

Elle existe, vivant de peu, très à l'écart;
Où monte son pignon, montait l'ancien rempart.
Les dimanches, à l'heure où l'on sonne les messes,
Elle écoute de loin le lourd bourdon baller,
Et les cloches, une fois l'an, se quereller,
Toutes ensemble, à la Kermesse.

Elle connaît l'huissier, le juge et le curé,
Et ceux qui vont à Deynze, et de Deynze à Courtrai,

Et ceux que le lundi pousse jusqu'à Termonde ;
Tous, ils rentrent, le soir, avant la nuit, chez eux,
Sans que jamais aucun ne laisse errer ses yeux
Au long des rails brûlants, qui vont au bout du monde.

Un va-et-vient prévu de charriages las
Circule, autour de vieux hangars, là-bas ;
Un camion s'éloigne, un camion arrive ;
On hèle, au cabaret, quelques débardeurs souls,
Et les wagons chargés sont poussés bout à bout,
Et se heurtent, comme entraînés à la dérive.

Mais, dès que le jour tombe, et que s'en vont rentrer
Ceux-ci d'Alost, ceux-là de Deynze et de Courtrai,
La gare,
Une dernière fois, tremble et s'effare,
Et se remplit de bruit ;
Puis, doucement s'enfonce et se clôt dans sa nuit ;
Et l'on n'entend plus rien dans la salle d'attente,
Où seul un bec de gaz reste allumé,
Que le grincement dur d'une plume irritante,
Près d'un guichet fermé.

LA VENTE AUX ENCHÈRES

Voici trois mois qu'on l'a porté en terre,
Et le désir des héritiers
Est qu'on vende, jusqu'au dernier,
Aux volantes enchères,
Les meubles familiers
Du vieux notaire.

La servante qui l'assista, quand il mourut,
A requinqué, depuis trois jours,
Avec des loques de velours,
L'arroi fané des gros bahuts,
Et réveillé, à poings rouges, les moires
Et l'éclat endormi des massives armoires.

Et maintenant,
Que leur gloire réapparue

S'étale à tout venant,
Contre les murs, à front de rue,
Elle les garde et les surveille encor,
Faisant reluire, avec son tablier,
Quelque pommeau mal nettoyé,
Ou quelque frise à filet d'or.

Et l'archiviste, et le doyen, et le docteur
Se rencontrent parmi les acheteurs ;
Et les matrones graves et compactes
Se disputent sur la valeur exacte
D'un saladier d'étain ou d'un flambeau d'argent.
Le crieur est sonore, adroit et diligent ;
Ou vend l'un après l'autre :
Un candélabre, une aiguière, un bassinet.
Et l'horloge, très vieille, où Dieu et ses apôtres
Apparaissaient dans l'or dès que midi sonnait :
Enfin, jusqu'au hanap qui provenait d'un prince,
Et dont s'était servi, devant sa cour, le roi,
Lorsqu'il était passé, en l'an cinquante-trois,
Avec le duc, son fils, par ce coin de province.

Au fond du vestibule est étalé l'orgueil,
Profond et rembourré, de six vastes fauteuils,
Et la croupe et le dos des commères s'y tassent,
Et leurs rires sont gros, et leurs langues salaces,

Et leur ventre bombé s'y gonfle à l'abandon.
 On admire les pieds sculptés du guéridon
 Où s'appuyait le coude enflé du vieux notaire,
 Jadis, quand il fumait sa longue pipe en terre,
 Tranquillement, à la fenêtre, aux soirs d'été.
 On songe avec respect à son intégrité;
 Dire que ces cartons vides, aux parois vertes
 Ont contenu l'objet de tant d'affres souffertes !
 Que ces casiers ouverts et ces béants tiroirs
 Ont recélé tant de ferments de désespoir !
 Et l'on parle à l'écart, la main contre les lèvres,
 Du testament subtil qu'il fit faire à l'orfèvre,
 Pour qu'aucun legs ne pût froisser aucun neveu.
 Chacun de ses contrats, comme un trousseau de nœuds,
 Tenait le droit flottant en ses clauses serrées.
 Purlant, que de fureurs se sont exaspérées,
 Devant son bureau sombre, insensible et massif !
 La veuve du brasseur et leur fils adoptif
 Se sont battus jadis, au seuil de son étude :
 Il est vrai que leurs poings en avaient l'habitude.

On n'attend plus que l'échevin,
 Qui doit rentrer d'Alost, où se touchent ses rentes,
 Pour déguster et mettre en vente
 Le vin.
 Et le doyen et l'archiviste
 Touchent déjà le « Haut Brion »,

Subtilement de leurs lèvres artistes;
 Puis s'attardent, la bouche en rond,
 A lentement goûter le « Château Rose ».
 L'échevin survenu prend à son tour la pose
 Des vieux buveurs d'antan qui, le verre à la main,
 Et balançant leur corps sur leur chaise qui tanguent,
 En l'honneur des grands crus faisaient claquer leur langue.
 Et tous boiraient jusqu'à demain,
 N'était que le « Médoc » déjà s'adjudge
 Au juge,
 Et qu'un chanoine a pris pour lui
 Vingt bouteilles de « Grave » et six flacons de « Nuits ».
 La cave du notaire est ainsi dispersée,
 Et l'archiviste et le doyen et l'échevin,
 Après mainte querelle, à coups d'or apaisée,
 Se désignent chacun leur part en son butin.

Le crieur éreinté est au bout de son rôle.
 Voici passer encor, par ribambelles,
 Les soucoupes et les écuelles,
 Puis les chenets de cuivre et les plaques de tôle,
 Et mille objets menus qui ne valent plus rien.
 On vend jusqu'au collier qui maintenait le chien,
 Et que l'on joint, pour faire un lot,
 A trois marteaux et deux rabots
 Trouvés dans l'appentis sous de vieilles falourdes.
 Des camions pesants et des brouettes lourdes

Dispersent lentement, de seuil en seuil,
Tout ce qui fut la fierté et l'orgueil
Et la richesse héréditaire
Du vieux notaire.

Et l'on se réjouit qu'à part le hanap d'or,
Qu'un amateur d'Anvers emporta de la ville,
Tous les meubles et tous les vins restent encor
Aux mains sûres des antiques familles.

FUNÉRAILLES

Vingt ouvriers
Invisibles, là-haut, parmi les madriers,
A coups de reins, à coups de pieds,
Sonnent et sonnent.

Et sur les toits serrés en tas
Tombent, bondissent et ricochent
Les glas,
Et par les trous des abat-sons
S'éparpillent les sons
Et se vident les poches
Formidables des cloches.

Et passe,
Par la grand'place,

L'enterrement,
Et les chevaux du corbillard s'effarent
Aux chocs brutaux de la fanfare
Qui bat le deuil terriblement.

Et les commères se chamaillent,
Là-bas sous un auvent de bois
Et recomptent sur leurs vieux doigts
Ce qu'ont coûté ces funérailles.
Et les enfants, au sortir de l'école,
Rompent soudain leurs jeux
Et regardent de tous leurs yeux,
La bouche ouverte, et sans parole;
Et les lourds camions aux carrefours s'arrêtent,
Et ceux du tir à l'arbalète
Sont accourus du fond de leur enclos,
Et par décence ou par scrupule,
Ils dissimulent
Leur pipe ardente et allumée,
Dont on voit la douce fumée
Monter derrière leur dos.

Et le funèbre et compact défilé
Longe à présent le quai de la Ferblanterie,
Avec ses bedeaux gras et ses prêtres râblés,
Et le mouvant amas des confréries.

Et l'on dirait vraiment qu'ils transportent
Toute une montagne de deuil,
Quand passe, au long des portes,
Le mort tassé dans son cercueil.

CELUI QUI BOUSCULE

De part en part,
A chaque angle, par chaque fente,
Sous les averses,
Les glaives nus du vent traversent
Le corps en pierre de la tour.

La ville en est épouvantée;
Des patrouilles ont fait le tour
De la grand'place, à la nuitée,
Pour rencontrer — folie ! — on ne sait où
Le vent qui tord, énorme et fou,
L'église entière en sa bataille.

Il assaille toutes murailles,
Il siffle, il passe, il claque, il fuit,

Comme des ailes dans la nuit ;
Plus loin, où les foules sont accourues,
Il a tourné le coin des rues,
Brisant l'image en or de saint Laurent
Qui maintenait, du bout de ses doigts calmes
Vers les bourreaux indifférents,
Depuis mille ans,
Sa palme.

Les commères qui s'en allaient
A confesse, trotte-menues,
Hâtivement sont revenues
En resserrant leurs mantelets,
Leurs capuchons de bure ou leurs coiffes volantes
Que le grand vent fouillait
Avec ses mains brusques et violentes.

Des gens l'ont vu, vers les faubourgs,
Reprendre haleine, en une impasse ;
On crie, on lutte et l'on accourt
Avec des liens, avec des nasses ;
Mais lui, qui règne aux horizons,
S'échappe et fuit jusques aux grèves ;
Quand il revient vers les maisons
On ne sait quoi de lourd et de flasque il soulève.

L'ombre paraît grossir et se mouvoir,
D'accord avec ses sursauts noirs,
Et ses ailes gigantesques et molles,
Battant l'espace entier, affolent
Là-bas, sur les remparts, les croix :
Des vieux moulins de bois.

Et chacun crie, et nul ne sait que faire :

Le fossoyeur prétend
Qu'il faut cerner le vent
Et le pousser au cimetière.
Un batelier s'agite, au coin des quais,
Et veut qu'on aide à l'embarquer
En de gros sacs de toile grise
Qu'il amène, chaque semaine,
De Termonde jusqu'à Tamise.

Aux battements soudains d'un glas
Le vent riposte avec fracas ;
Voici qu'il brise, sur la tour,
Les gargouilles qui font le tour
De la corniche la plus haute ;
Il casse en deux les abat-sons ;
Il lutte avec le grand bourdon
Et son battant qui saute.

Les douze fleurs des chiffres d'or
Sur les cadrans sont effeuillées.

Les patronnes, agenouillées
A l'Est, à l'Ouest, au Sud, au Nord,
Supplient, en vain, le vent qui mord,
Et qui projette la prière
De leurs deux bras tendus,
Vers la pitié d'un Christ aux horizons pendu,
Violemment à terre.

Le sol antique est écorché
Par on ne sait quel coutre énorme;
Tombent là-bas les buis, les ifs, les ormes,
Dans les jardins de l'évêché.
Le tablier du pont de pierre,
Arceaux fendus, est entraîné dans la rivière,
Et l'on entend des blocs entiers,
Que le courant sauvage
Roule jusqu'aux chantiers,
Battre, là-bas, les madriers
D'un colossal échafaudage.

Femmes, filles, vieillards, enfants,
Tremblent au fond de leurs mansardes;
Le ciel ne se voit plus; rien n'y luisarde :
Si large et si touffue est la vigne du vent,

Avec ses grappes d'ouragan
Qui se gonflent de pluie, et soudain crèvent.
Les ténèbres semblent nourrir de sève
Et de sang noir, comme la poix,
La meute énorme de molosses,
Dont la rage et les abois
Peuplent la nuit féroce.
Tout le pays se convulse, la ville croit
Son heure suprême venue;
Et ceux que les calendriers
Hallucinent vers l'inconnu
Songent que, l'an dernier,
Un astrologue, à Trébizonde,
Pour ce temps-ci, prédit
La fin du monde.

Et le vent hurle, et le vent geint,
Et le vent bat, jusqu'au matin,
Murs, toits, pignons, balcons, tourelles
Et les cervelles solennelles
Des bons Messieurs les échevins
Qui s'entêtent à s'assembler en vain,
Avec l'espoir, tenace et décevant,
De voir, quand même, un jour d'unanime panique,
Sans faute aucune et sans réplique
Par les cent mains de la force publique
Saisir le vent.

LES PLAINES

1911

A MES AMIS

GABRIELLE ET CONSTANT MONTALD

LIMINAIRE

LIMINAIRE

*Avec son cœur qui demeure comme aux écoutes
Dans la plaine natale où son rêve se plaît,
Le gars va, vient, s'arrête et fait claquer son fouet
Et puis repart, sait-il vers où, par la grand'route.*

*Autour de lui, là-bas, les grands carrés de blé
Etincellent, tranquillement, sous la lumière ;
De hauts thyrses de fleurs montent près des chaumières ;
Un chêne énorme et seul dont les rameaux ailés
Se soulèvent et s'abaissent sur les pâtures
Semble garder le trésor clair des orges mûres ;
Un ruisseau rapide et vif comme le vent
Remplit le franc midi d'un bruissement vivant ;
Des attelages d'or traversent la campagne
Avec de grands harnais de cuivre et de soleil,*

*Et les foins étagés et les charrois vermeils
Passent à l'horizon ainsi que des montagnes.*

*Le gars pense à sa Flandre avec des pleurs aux yeux.
Le soir, il voit la ville illuminer les cieux.
Il sait qu'un autre esprit que le rêve des pères
S'implantera un jour aux clos héréditaires
Et que les bras sont lourds quand est vieux le cerveau.
Il songe il ne sait pas à quels espoirs nouveaux.
Il doute, il croit, il est ardent et il est triste ;
Il sent que dans son âme une âme lui résiste ;
Soudain son corps s'affale aux pentes d'un fossé,
Le sang lui bat et les tempes et les narines.
Alors, mettant à nu sa farouche poitrine
Et l'appuyant sur le sol dur et crevassé,
Longuement, sourdement, dans ce coin solitaire,
Les poings serrés, il sanglote contre la terre.*

TÉNÈBRES

La lune, avec son œil vide et glacé, regarde
L'hiver régner immense et blanc sur le sol dur ;
La nuit est d'un total et translucide azur ;
Le vent, comme un couteau, soudain, passe et poignarde.

Aux horizons, là-bas, les longs chemins du gel
Semblent, toujours plus loin, trouer les étendues,
Et les étoiles d'or jusqu'au Zénith pendues
Parmi l'éther, toujours plus haut, trouer le ciel.

Les villages blottis dans les plaines de Flandre,
Près des fleuves, des bruyères ou des grands bois,
Entre ces deux infinis pâles, tremblent de froid,
Autour des vieux foyers dont ils remuent la cendre.

LE JOUR DES ROIS

Par ces vieux soirs des mois vides, le train circule
De forêt en village et de bruyère en bourg;
Le train grinçant et dur, le train torpide et lourd
Qui semble charrier les blocs du crépuscule.

Les longs et noirs wagons roulent parmi l'hiver,
-- Ressorts bandés, essieux tendus, bâches gonflées, --
Trouant l'espace entier d'une brusque vallée
De chocs, de cris, de bruits et de plaintes en fer.

La plaine est blanche et dort sous les givres candides;
La plaine au loin reluit comme un minerai blanc;
La plaine est dans l'attente et dans l'émoi tremblant
D'on ne sait quoi de clair, de vierge et de splendide.

Le Christ est né. Les bons anges veillent dessus;
La neige a chu, avec bonté et vigilance;
La campagne, depuis des siècles, fait silence,
Autour des rois et des bergers qu'attend Jésus.

Mais aujourd'hui sous le grand ciel bombant sa voûte,
Avec ses cargaisons sombres qui vont et vont,
Seul le train marche --- et les mages doux et profonds
N'osent vers le sauveur divin se mettre en route.

Et les granges, les clos, les maisons et les toits,
Disséminés au loin par les champs léthargiques,
Ont peur, tandis qu'en sa marche logique,
Le train mord le silence et perfore le froid.

LES AVARES

Les Avares des régions de Flandre
N'ont poings et mains que pour garder ou prendre;
L'âpre janvier, avec sa neige et ses glaçons,
Règne en leur cœur et les travaille,
Mordant leur être inculte et ses broussailles,
A fond.

Un sang d'astuce et de discorde,
Sournoisement, semble courir
Dans leur corps dur comme le cuir,
Dans leurs veines dures comme des cordes.

Leurs maigres doigts minutieux
D'instinct font des gestes rapaces;
Parmi les rides de leur face
Rien ne bouge que les deux yeux.

Sous les combles, sous les dallages,
Au trou d'un mur ou d'un sommier,
Même aux fentes de leurs fumiers,
Ils enfouissent l'argent volage.

Fermiers hâves, marchands malins,
Cerveaux étroits, âmes féroces,
Comme des pois au creux des cosses,
Dorment et s'empilent leurs gains.

Dans leur logis, plein de silence,
Jamais ne dort leur vigilance;
Ils se chauffent avec du foin;
Ils voient venir, vers eux, de loin,
Ceux des hameaux et des villages
Dont ils craignent les commérages;

Ils se défient de tout gardien;
Le soir, quand par les sentes tortes,
Passent, au long des clos, ceux qui n'ont rien,
Ils imitent l'aboi d'un chien
Derrière leur porte.

Et tels s'useront-ils en resserrant leurs jours,
Dans l'étau morne et froid de leur sordide amour,

Épluchant pour eux seuls leur vie âpre et minime,
Franc par franc, sou par sou, centime par centime,
 Effrayants effrayés sur qui plane le sort,
 Mais dont la foi en leur folie est si entière
Qu'aucun ne voit les deuils emplir les cimetières
Sans se croire plus dur et plus fort que la mort.

COUR DE FERME

La neige a chu, myriadaire et successive,
Couvrant la grange vieille et le fournil branlant,
Et sur le pommeau noir de la pompe massive
Posant en rond un pommeau blanc.

Dans le chemin qu'il fraye
De la meule jusqu'à la haie,
Les clous que le valet planta dans ses souliers
Se comptent;
Aucun oiseau n'affronte
L'air rugueux et meurtrier;
Depuis deux jours entiers
La girouette maintient au Nord
La lance d'or
De son mobile cavalier;
Et le chien dans sa niche est réduit au silence.

Alors,
Les bras chargés de seaux que sa marche balance,
La servante qui trait
Sort de l'étable et, lente, au long des murs s'avance,
Quant, tout à coup, un pan de neige épais
Tombe tout droit
Du toit
Et plonge sa blancheur dans la blancheur du lait.

DÉGEL

Il neige blanc sur l'Escaut jaune,
Tout est déteint, brouillé, fondu ;
Et par les bois et les chemins perdus
Les mendiants n'arrivent plus
Chercher l'aumône.

L'âpre et mordant hiver enserre les hameaux ;
Les vieux autour des feux se racontent leurs maux,
A gestes lents et péremptaires ;
On jette un charbon rare au ventre du fourneau,
Tandis que les enfants font claquer leurs sabots
Violemment, aux carrefours, sur les glissoires.

Et le mur est humide, et le sable est mouillé
Qui festonne les pieds de l'armoire en noyer,
Où le pain dort non loin du beurre ;

Et le jardin précis de houx et de palmiers,
Qu'inscrivit sur la vitre un givre régulier,
Dans son châssis de bois se dissout d'heure en heure.

La tour d'église, au cœur du bourg, ne se voit pas.
Si drus sont les flocons qui s'égrènent par tas.
Tuiles rouges et vernissées,
Et vous, pignons, vous vous cachez sous les frimas ;
A peine un aboiement s'entend, torpide et las,
Là-bas où le chien veille en sa niche glacée.

Dans sa cage d'osier, l'oiseau boude et se tait ;
Près des fournils déserts grincant, dans l'air muet,
Les verrous durs d'une poterne ;
Et pour l'instant du soir où la traite se fait,
Parmi les bidons gras et les luisants baquets,
La servante épand l'huile en de creuses lanternes.

Et la nuit tombe et se ferment les lourds volets ;
Et le docteur, tapi dans son cabriolet,
Revient, au petit trot du fond de la bruyère.
Et l'on parle du mort lointain
Qu'il faudra bien conduire en terre,
Demain,
Dieu sait par quels chemins
Mornes et vides,
Dans la fange compacte et la neige livide.

PREMIER CRI

L'aulne et le noisetier
Ont seuls des fleurs en février;
Elles naissent dans l'infortune
Des jours brouillés et dissolvants :
Leurs grappes jaunes et falotes
Ballottent
Une à une,
Aux quatre vents.

Le long des rameaux nus et gris
Et de la haie et du taillis,
La queue en l'air du roitelet
Saute.

Le fond du bois est violet
Puisque l'hiver est toujours l'hôte
Des matins froids allumés d'or.

Le givre froisse et dûment mord
Ce qui reste de vieux feuillage encor
Aux charmes et aux frênes
Des bourgs lointains et des fermes prochaines.

Mais néanmoins, au coin du bois, près de la route,
On ne sait où, là-haut,
S'écoute
Un chant d'oiseau.

L'INONDATION

I

Voici le mois des eaux mornes et croupissantes
Autour des bourgs, parmi les routes et les sentes,
Au long des clos, sur les labours et sur les prés,

Voici le mois humide et flasque et macéré
Dans la pluie et la brume et les neiges fondues.

Les rivières qui font le tour des étendues :

Le Rupel et la Lys, la Durme et le Démer,
Gorgent trop lourdement le grand Escaut nocturne
Pour que là-bas, au loin, en Hollande, ses urnes

Puissent, avant le flux, se déverser en mer.

Et brusquement, à l'heure où les campagnes dorment,
Une digue se rompt, on ne sait où, la nuit.

Amas de boue, amas de bruit,
Troncs emportés, souches énormes,
Le flot,
Tel un mont d'eau,
Croule sur les champs noirs jusqu'au prochain village.
Un cri ! et puis soudain des tumultes d'abois,
Et de longues clameurs et des plaintes sauvages.
Puis un arrêt — et la crainte que tout soit mort.

II

Pourtant ceux qui, là-haut, habitent les bruyères,
Et dont le flot bourbeux vient d'épargner le sort,
Sont descendus, le cœur ballant, vers la rivière.
Bornes, portes, pavés, poteaux, murs et cloisons,
Tout ce qui fut barrière ou bloc, montagne ou côte,
Gît renversé, tandis que l'eau toujours plus haute
Monte sinistrement assiéger les maisons.

On voit à peine. Un ciel d'hiver, gris et funèbre,
Un ciel de morne hiver à l'infini s'étend ;
Les pieds butent, les mains tâtent et l'on entend
Ici, là-bas, partout, des choes en des ténèbres.

Et le flot monte et le tocsin bat dans la tour.
Pour sauver Dieu, le vieux curé
Court vers l'église :
Dans la fange du cimetière
Ses pas s'enlisent.

Les trois meules du bord du pré
Croulent — et les épis sacrés
Et les avoines d'or de la moisson dernière
Sont balayés à plein torrent dans la rivière.

Et le flot monte et se gonfle toujours !

Des malades crient au secours
Avec des voix si lasses
Qu'elles s'épuisent ou se cassent
Avant d'être entendues ;
Des aïeules, portant l'enfant entre leurs bras,
S'enfuient vers l'étendue.

Les bœufs, au fond des prés, là-bas,
Meuglent et meuglent.
Au coin d'un mur s'est appuyé l'aveugle,
Et son bâton nouveau

Frappe, d'un geste vain, le vide à l'aventure.
Une flamme, soudaine, envahit les pâtures :
Le sot du bourg, sans qu'on le voie, a mis le feu
A la grange du coin, où s'étendent les mares ;
Il danse, et ses deux poings entrechoquent deux jarres.
Et le flot monte encore, et monte
D'une poussée infatigable et prompte.

Là-haut des vieilles gens sont grimpés sur leur toit ;
On les surprend, à la lueur de l'incendie,
Levant éperdument vers Dieu leurs mains grandies.
Le chaume entier s'enfonce et cède sous leur poids.
Leurs pieds brûlent ; l'horreur bouleverse leurs faces ;
Leurs poings, pour ne plus voir, s'enfoncent dans leurs yeux ;
La poutre craque et puis se fend par le milieu ;
Alors un cri si noir troue au cœur tout l'espace,
Et tant de peur humaine en ce seul cri s'amasse,
Qu'à l'entendre monter le silence se fait.

Enfin, l'aube paraît :
Au bas d'un ciel d'encre et de cendre,
Le flot, sombre et sournois,
Qui s'acharna contre ce coin de Flandre,
A bout de rage et de haine sauvage,
Décroît.

III

Sur la plaine de deuil, de vase et de ruine,
Immensément, ne choit que l'ombre et la bruine;
Le bourg, qui s'exaltait déjà vers le printemps,
Est encombré de crasse et de fumiers flottants;
Volets fendus, seuils crevassés, ferrailles tortes,
La mort putride a défoncé toutes les portes
Et charrié, vers la rivière et ses remous,
Les meubles vieux fixés aux murs, avec des clous,
Les horloges, les bancs, les lits et les armoires;
On a peur de rentrer dans les étables noires,
De monter aux greniers, où s'entassaient les grains,
De constater que tant d'efforts ont été vains.

Mais déjà, sur la berge, en aval du village
Cordiers, pêcheurs, vanniers, cardeurs et tisserands
Se disputent entre eux, au détour des courants,
Quelques fuyants débris de leur défunt ménage.

LE TEMPS

Les nuits, les jours,
Toujours,
Avec des gestes lents, avec de lentes gloses,
Autour des foyers clairs ou des âtres moroses,
Invariablement,
Tous ils en causent.

Le temps,
Le temps trompeur est, à leurs yeux,
Celui qui guide et tient la main de Dieu,
Là-haut, on ne sait où, dans les nuées,
Et qui lui fait répandre, au loin,
La pluie ou le soleil dont a besoin
La plaine immensément exténuée.

Les vieux fermiers parlent du temps
Comme d'un angoissant mystère
Qu'ils ont surpris, depuis longtemps,
Dans leurs ruses avec la terre;
Leurs souvenirs, durs et tassés,
Serrent en eux tous les printemps passés,
Et les hivers monumentaux de glace,
Lorsque le froid dallait l'espace
D'un grand chemin compact et blanc,
Emprisonnant les eaux et rejoignant les landes,
Jusqu'en Hollande.

Ils n'écoutent jamais que les pêcheurs d'Escaut
Qui, mieux qu'eux tous encor, surprennent
A la couleur des loins, aux mouvements de l'eau,
Quelle sombre ou claire étreinte
Apportera demain aux bateliers;
Ils consultent aussi les blancs et doux meuniers
Autour de qui voyage
Le ciel entier, avec sa brume et ses nuages,
Et sa terreur, et sa folie, et ses soleils,
Et tant de météores
Qu'ils ignorent.

Quant aux jeunes, dont le poil est vermeil
Et qui lisent les gazettes falotes,

Les vieux sourient à leurs parlotes;
Ils ont beau dire et beau prouver,
Les vieux s'entêtent à rêver
En regardant fumer leurs pipes;
Et l'on n'entend qu'un mouvement mouillé de lippes
Répondre à la jactance
Des gars du bourg gonflés de mots et d'importance.

LES PIES

De branche en branche
Les pies
Sautent, noires et blanches,
Et crient.

Un attelage,
Monumental comme une grange en marche,
Sur la montée, à contre-ciel, près d'un village,
Bombe sa charge;

Les fers des gros chevaux résonnent,
Le charroi passe, énorme et lourd,
Les petites maisons frissonnent
Aux carrefours.

Tandis qu'aux alentours,
Noires et blanches,
De branche en branche,
Les pies
Crient.

APREMENT

Le jour,
Ils se croisaient dans leur étable et dans leur cour.
Leurs durs regards obstinément fixés à terre :
Et tous les deux, ils s'acharnaient à soigner mieux,
Elle ses porcs, et lui ses bœufs,
Depuis qu'ils se boudaient, rogues et solitaires.

Ils s'épiaient du coin de l'œil, dans leur enclos,
Avec l'espoir secret de se surprendre en faute.
Mais elle était toujours de corps ferme et dispos
Et lui travaillait dur et tenait la main haute
Sur la grange et sur le champ.

Ils se mouvaient, pareils à deux blocs de silence,
Faits de sourde rancune et d'âpre violence :
Aux trois repas, ils attablaient, farouchement,
Face à face, leur double entêtement.

Ils gloutonnaient à bouche pleine,
Leur pain compact
Réglant leurs coups de dents sur le tic-tac exact
De l'horloge de chêne;

Quand leur bru s'en venait, le dimanche, les soir,
L'un disait, à voix haute, pesante et lente,
Ce que l'autre devait savoir
Pour les achats et pour les ventes,
Et l'accord se faisait, sur la somme, sans plus.
— Oh ! qu'ils étaient ardents et résolus
A tordre d'un gain minime
Le plus humble centime. —

La nuit,
Dos à dos, ils s'étendaient dans leur vieux lit,
Chacun guettant l'aurore
Pour être seul à travailler
Dans le fournil ou le grenier,
Quand l'autre s'oubliait à reposer encore.

Ainsi
Leur bien grandit,
Grâce à leur âcre et morne souci
D'être, toujours, sans défaillance et sans merci,
Et de vivre, durant des mois et des années,
A mâchoire fermée.

L'ÉMOI

Les bêches qui s'en vont aux champs
Sur l'épaule des paysans,
Au long des clos et des chaumières
Brillent gaîment dans le matin
Et, sous le ciel, ainsi que des miroirs lointains,
Réverbèrent des carrés d'or de bougeante lumière.
Le givre clair a disparu du sol;
Une lente et douce fumée
Monte, comme un encens nouveau, des cheminées;
Le vol entrecroisé, le vol
Des mésanges et des pinsons
Frôle tantôt les toits et tantôt les buissons;
Au bon soleil qui dans les murs pénètre,
Volets claquants, on ouvre les fenêtres;
Et les bons vieux quittent le coin du feu;
Pour la première fois, depuis longtemps, leur pipe,
Rouge tulipe,

Brûle et fleurit sous un ciel bleu.
Un va-et-vient de pas trouble les métairies,
Les servantes se chamaillent et les coqs crient ;
Et tout là-haut, dans ses greniers,
Le jeune et vigilant fermier
Trie avec soin et partage ses graines ;
Il les verse de main en main,
Souffle dessus,
Et son esprit et ses regards tendus
Vers les demains
Voient se lever déjà les récoltes prochaines.

LES GIBOULÉES

A l'Occident, là-bas,
Des nuages montent par tas,
Des nuages couleur d'ardoise sombre.
Ils s'élèvent tel un grand vol
Et leurs ailes font circuler des ombres,
De lieue en lieue, au ras du sol.
L'averse choit sous la nuée,
Battant les toits et les auvents
Comme les grains le creux d'un van;
Les bois, là-bas, avec leurs branches remuées
Balayent les airs, de loin en loin.

Avec ses bras géants, le vent du nord
La tord
Et la projette par rafales
Dans les jardins peuplés de bourgeons d'or;

Tiges, pistils, rameaux, pétales
S'affalent;
Elle déchiquette le blé nouveau
Et déchire le verdoyant manteau
Des espoirs neufs et des richesses végétales.

Les villages la regardent passer
Ainsi qu'une dérouté;
Les linges blancs qu'on sèche au long des routes
Sont balayés vers les fossés.
Des champs entiers, prés et broussailles,
Sont saccagés sous la mitraille,
Et les meules là-bas, dans le lointain,
Prises d'assaut jusques au grain
A travers l'or serré des gerbes et des pailles.

Mais voici le soleil qui là-haut reparaît;
L'averse fuit et les fermes quand même espèrent
Avec un cœur tenace et profond et muet
Comme la terre.

LE MARDI GRAS AU VILLAGE

Et chaque fois que l'almanach
Ramène en Flandre
Et jour des Cendres
Et Mardi gras,
Les solennels boulangers sonnent,
A coups de trompe au petit jour,
Que leurs pains blancs, fourrés et lourds,
Cuisent au four,
Pour le bonheur et les amours
Des petites et grandes personnes.

Et les pâtes superbement se lèvent
Et les boudins jutent de sève,
Et la rôdeuse odeur de leur cuisson
Courant de bouge en ferme et de ferme en maison

La prétentaine,
Fait se pâmer, à l'unisson,
Les nez, les cœurs et les bedaines.

Venant des champs et des bruyères,
Les servantes et les commères,
Paniers au bras,
Déjà sont là
Pour emporter, en s'y chauffant les mains,
Les pains ardents, les pains
Joyeux, luisants, transfigurés,
Les pains pareils à des sabots dorés.

Jour de fête, jour de bien-être !
On regarde, par les fenêtres,
Hommes, femmes, enfants et vieux
Couper les pains par le milieu
Et tout à coup, crever le boudin formidable.
Lards et graisses poissent la table.
Du lait crémeux, du café chaud
Emplit jusques au bord les pots,
Et dans un coin les chiens grognent et se querellent
Autour des croûtes et des peaux
Qu'on leur jette au hasard en de larges écuelles.

CLARTÉ FROIDE

C'est un beau soir de mars, rugueux et froid.
L'après-midi, quelques fragiles anémones
Ont fleuri toutes à la fois.
A cette heure tombe le soleil jaune.

Merles et grives
S'interpellent ou se poursuivent
Et s'écoutent siffler à pleine voix,
Ou bien encore grincent et se chamaillent
Parmi les mailles
Des rameaux fins et divergents du bois.

Au ras du sol poussent les herbes
A petits brins, frêles et lisses.
La surface des eaux se plisse
Au vent acerbe.

Les villages, lavés par la neige et la pluie,
Au bord de la grand'route et des mares s'appuient
Et reluisent, de loin en loin, parmi les champs :
Tuiles rouges et volets verts et pignons blancs.

LES VILLAGES

De lieue en lieue avec leurs murs et leurs toits rouges,
Ils se mirent depuis des siècles dans l'Escaut;
Au moindre vent qui vient des nuages, là-haut,
Mille coqs d'or, sur les clochers, luisent et bougent.

C'est là que vit et bat, parmi les champs féconds,
Le très vieux cœur de Flandre au poulx massif et rude;
Que les petites gens tassent leurs habitudes
Et font tranquillement les besognes qu'ils font.

A l'établi, dans l'atelier aux vitres vertes,
Œuvre le menuisier, travaille le charron;
Le front doré par les brasiers, le forgeron
Happe les fers rougis dans sa tenaille ouverte.

On achète, dans la boutique où l'on vend tout,
Des épices, des clous, des chandelles, des stores,
Et les humbles cotons, aux fleurs multicolores,
Qu'on mesure avec l'aune et qu'on paye en gros sous.

Près de la digue en fleurs et en verdure, au centre
De son hangar humide et bas, le vieux vannier,
Entre ses deux genoux, fait virer ses paniers,
Dont un dessin d'osier orne gaîment les ventres.

Là-bas, dans le matin, au pied d'un mur vermeil,
Le lent cordier, courbant le front, ployant le buste,
Laisse d'entre ses doigts filtrer le chanvre fruste
Et la corde qu'il tord joue avec le soleil.

Et ci et là, le long des routes des villages,
Par où passent, à charrois pleins, les fumiers saurs,
Voici les gars, debout dans la paille et dans l'or,
Fouettant vers les lointains leurs sonnants attelages.

Et ce travail profond qui va fouillant l'humus,
Et qui peuple lés cours et les ateliers sombres,
Illumine la Flandre avec ses mains sans nombre
Et ses signes de croix, quand sonne l'Angélus

L'ÉVEIL

Le coq dressé claironne et les poules picorent
Là-bas, où les fourmis montent du sol obscur;
Une abeille dans le soleil frôle les murs,
Cherchant les fleurs de mai qui n'y sont point encore.

Un corbeau jette un cri rauque; c'est son adieu;
Il fuit, ailes en deuil, vers les plaines baltiques;
La Flandre, ardente et prête aux besognes rustiques,
Avec toutes ses mains, sème sous le ciel bleu.

Le trèfle et la luzerne et le froment et l'orge
Glissent en miettes d'or dans les sillons profonds,
Et l'alouette, oiseau de bel espoir, répond
Au bel espoir que tout semeur, dûment, se forge.

Pour la première fois, depuis les jours rugueux,
Au long des prés, les grands troupeaux descendent boire;
Les veaux, qui n'ont encor quitté l'étable noire,
L'œil ébloui, butent du front contre les pieux.

Des vols de pigeons blancs creusent comme une ornière
De bruits sifflants et haletants dans le vent clair;
La vie au fond du sol, la vie au fond de l'air,
Se tisse avec des rais de pluie et de lumière.

PREMIERS BEAUX JOURS

Printemps, par tes premiers beaux jours,
Où l'on s'en va avec la simple joie
D'aller, droit devant soi
Toujours,

Les champs semblent si doucement frémir à l'air
Qu'on les dirait vierges et clairs
Comme aux saisons les plus jeunes du monde.
Les fleurs bonnes, les eaux profondes
Et les mousses d'argent et d'or,
Brins, flots et pétales tremblent d'accord,
Sous les baisers luisants du vent qui glisse.
Le sol est franc, le ciel est lisse,
Les moucheron
Dans les taillis, autour des troncs,
Tourbillonnent en légères nuées
Pour secouer, de leurs ailes fines, l'hiver.
Tous les fossés sont déjà verts,
Et s'estompent, le soir, de mobiles buées.

Les chemins clairs, aux carrefours bénis,
Font le tour de la Flandre
Avant de s'en aller, de méandre en méandre,
Vers l'infini.

Et les moulins, avec leur face en croix,
Et les maisons, avec les yeux de leurs fenêtres,
Ici, partout, ailleurs, regardent apparaître
La vie ample et tranquille en qui les gens ont foi.

RUMEURS

La nuit est froide et l'aube âpre, givreuse et dure.
Mais déjà la surelle emplit le talus vert
Et sur le grand bois gris qu'abandonne l'hiver
Flotte comme une écume immense de verdure.

L'ossature géante et compacte des hêtres
Se crispe, nue encore, et se raidit là-haut,
Tandis que le feuillage aminci du bouleau
Chante au long de l'orée où les troupeaux vont paître.

Tous les oiseaux sont revenus : les hochequeues,
Les mésanges, les loriots, les rossignols
Glissent dans les taillis et frôlent de leur vol
La jaune parisette et la jacinthe bleue.

De fleur en fleur, à ras du sol, même sous terre,
Sous les mousses, dans les souches, au fond des trous,
Mouches noires, abeilles d'or et bourdons roux
Enchevêtrent leur vie ample et myriadaire.

Et toutes ces rumeurs et tous ces cris qui passent
Et se gonflent et s'apaisent quand vient la nuit,
Déplient comme un tissu multiforme de bruit
Que le jeu des vents clairs jette aux bras de l'espace.

PAQUES

Au bord du toit, près des lucarnes,
On a repeint les pigeonniers,
Et les couleurs vives vacarment
Depuis les seuils jusqu'aux greniers.

Et c'est le vert, le brun, le rouge,
Sur les pignons, au bord de l'eau,
Et tout cela se mire et bouge
Dans la Lys, la Durme ou l'Escaut.

On bouleverse les cuisines :
Des mains rudes, de larges bras
Frottent les antiques bassines,
L'écuëlle usée et le pot gras.

Sur les linges, les draps, les taies,
Qu'on sèche à l'air vierge et vermeil,
Pleuvent, partout, le long des haies,
Les ors mobiles du soleil.

Là-bas, au fond des cours, s'allument
Faux et râteaux, coutres et socs;
Comme de hauts bouquets de plumes
Sur les fumiers luisent les coqs.

Pâques descend sur le village :
Tout est lavé, même l'égout;
Et l'on suspend l'oiseau en cage,
Près de la porte, à l'ancien clou.

LES FLEURS

En ces heures de jeune et bel avril dardé,
L'hiver, à tout jamais, semble barricadé
Là-bas, au nord, derrière un mur géant de glace.
Des souffles doux à de longs vols d'oiseaux s'enlacent
Et visitent les champs, les bois et les vergers.
Les abricotiers clairs et les pêcheurs légers
Se décorent de fleurs blanches, roses, vermeilles
Pour leurs noces avec le peuple des abeilles.
Voici la bugle et le narcisse et le genêt
Et la surelle et la bourse-à-pasteur, qui naît
Aux premières clartés et vit jusqu'en décembre.
Pistils couleur de sang, pétales couleur d'ambre,
Toutes les fleurs, miettes de pluie ou de soleil,
Avec joie et candeur sortent de leur sommeil
Et regardent, avec leurs millions d'yeux chastes,
Le printemps fourmillant ramper sous le ciel vaste.

LES OISEAUX

Les peupliers et les bouleaux
Du bord de l'eau
Sont pleins d'oiseaux.

Et dans le bourg aux clairs volets,
Les uns se dispersent en vols follets
Tels de menus grains
Qui tomberaient d'un chapelet
Brisé soudain,
Dans l'air, sur les jardins.
D'autres sautent le long des haies,
Happant l'insecte ou bien la baie,
Ou tout à coup gagnent les métairies
Dont les poules solidement nourries
Leur disputent jusqu'au pain sec;
Les plus hardis frappent du bec,

Livrent aux minimes volailles
Bataille,
Crient, s'acharnent, s'affolent,
Puis, d'un seul essor, s'envolent
Vider entre eux la querelle dernière
Dans la gouttière.

LA PLUIE

La pluie,
Sur les feuilles douces de mai,
La pluie,
Sur les gazons et sur les haies
Semble une amie
Qui visite les clos et les jardins vermeils,
Et bellement les reconforte,
Après chaque étreinte trop forte,
Des trop jeunes soleils.
Elle tombe; brusque et jolie,
Précède ou suit une embellie;
Elle se hâte et dure peu;
Elle est la sœur de la rosée,
Et ses larmes cristallisées
Mirent parfois tout le ciel bleu.

Un nuage la contient toute.
La lumière luit au travers
De son passage au long des routes ;
Les taillis frais, les fossés verts
Boivent ses eaux lustrales ;
Moineaux, bouvreuils, pinsons, avec leur bec mouillé,
Lissent tranquillement leur plumage souillé
Sur les branches d'un bouleau pâle ;
Le paysage entier semble se ranimer
Et longuement, là-bas, où le bois se recueille
On écoute le silence se parsemer
De mille bruits tintant gaîment de feuille en feuille.

Et les oiseaux, à l'unisson,
Se reprennent à leurs chansons
Dès que l'averse fuit et passe ;
Et doucement, dans le verger d'en face,
Un cerisier secoue au vent volant
Sa voûte ;
Si bien que les dernières gouttes
Tombent en même temps
Que l'éparpillement de ses pétales blancs.

LES VERGERS DE MAI

En mai, les grands vergers de la Flandre féconde
Sont des morceaux de paradis qui se souviennent
D'avoir fleuri si blancs, aux premiers temps du monde.

Les yeux qui voient, croient voir une aile aérienne,
Parmi les lointains purs doucement remuée,
Les éventer du fond du ciel, sous les nuées.

Le vent, qui chante et rit, murmure une louange
A l'herbe ardente et drue et caresse les haies;
Et les arbres sont beaux comme des manteaux d'anges.

Et les oiseaux nichant parmi les pommeraies
S'y poursuivent, et les branches ornementales,
Sur les vols lumineux, font tomber leurs pétales.

Tandis qu'au pied des troncs vont et viennent les bêtes,
Léchant l'écorce en or de leurs langues gourmandes,
Et que les bonnes fleurs s'inclinent vers leurs têtes
Dans l'herbe, — beurre et lait, — des pâtures flamandes.

LES CHAPELLES

Les chapelles des coins de bois
Revivent toutes à la fois,
Quand les roses s'éveillent ;
Les saints du paradis se fêtent tour à tour,
Et la Vierge s'entoure
D'une humble Cour
De fleurs rouges et de jaunes abeilles.

Les fermières au cœur pieux
L'ont habillée avec un manteau vieux
Plein de dorures,
Et, pour qu'elle ait plus jeune allure,
Lavé ses mains, lavé ses traits
Gercés de froid, mordus d'usure,
Avec du lait et du beurre frais.

Et la voici, vivante et requinquée :
Oh ! son collier étincelant
Et l'épingle de métal blanc
 Dans son voile piquée,
Et ses souliers en cuir mollet,
Et sa ceinture à chapelet,
Et sa petite crinoline
Sous sa robe de mousseline !

Est-elle douce et fraîche et bénévole ainsi,
 Dame jolie et naïve poupée,
 Qu'un soin charmant tient occupée
Et qui regarde l'aube et regarde la nuit.
 Au coin des bois, au cœur des plaines,
Tranquillement, avec ses yeux de porcelaine.

Les pauvres gens, tu le sais bien,
Benoîte amie et séculaire image,
Te prient et ne te cachent rien,
 Puisque tu es de leur ménage.
Or, c'est en mai qu'ils ont besoin de toi
 Tous à la fois;
Un mois de mai hostile et noir
Fait basculer et fait descendre
Vers le néant l'espoir
De tous les bons semeurs de Flandre ;

Les blés, les lins, les fourrages, les fruits
Naissent à peine et ont besoin de nuits
Sans gel et sans grands vents rebelles :
Et l'on te pare en ta chapelle,
Pour t'honorer, d'abord,
Et puis encor
Pour qu'à cette heure autoritaire,
Ton geste d'aide et de secours
Soit vêtu d'or et de velours,
Quand doucement, le soir, il bénira la terre.

En mai, les chapelles des bois
Revivent toutes à la fois.

LES ALOUETTES

L'azur est scintillant
De grands nuages blancs
Qui vont, viennent et passent;
Comme des balles dans l'espace
Le tablier mouvant des blés
Projette
Jusques au ciel les alouettes.

Elles fusent et jaillissent si haut
Vers la lumière et ses joyaux,
Que leur élan s'y noie
Et qu'elles volent sans qu'on les voie.

Mais les nuages blancs et lents
Qui, tout là-haut, font route,

Écoutent
Leur chant
Et leurs cris et leurs trilles
Qui brillent,
Tels des micas diamantés,
Dans l'air torride et sec du flamboyant été.

LES AOUTERONS

Vous, dont les bras tenaces sont à vendre ;
Faucheurs, aoûterons, betteraviers,
Vous désertez vos champs familiers,
Avec de la poussière de Flandre
A vos souliers.

Et vous roulez, dans les bagarres,
De train en train, de gare en gare,
Portant bissac à carreaux,
Et votre pique et votre faux
Sont jointes
A ce bagage improvisé,
Avec un gros bouchon fixé
Prudemment à leur pointe.

Et vous allez, ainsi, vers les lointains pays,
Au delà de Quiévrain, de Reims et de Paris,
Dans la Beauce ou la Nièvre,
Vivre aux abois,
Pendant trois mois
De hâte et de labeur, de sueur et de fièvre.

Mieux que d'autres, vous abattez les vieux travaux.
Frustes, mais durs, lents, mais têtus, lourds, mais dispos,
Vos corps, dès le matin, s'arc-boutent et puis cognent
Le mur quotidien des compactes besognes,
Et chaque soir, quand les ombres prennent leur vol,
Un large pan de travail fait gît sur le sol.

Même les dimanches, au bruit battant des cloches,
Vous engrangez quand même orges, seigles, froments,
Et semaine à semaine, on vous solde dûment
La paie au reflet d'or qui s'amasse en vos poches.

Et quand vous revenez, après combien de jours,
Par les chemins déjà connus, vers votre bourg
Et son clocher debout sur l'âpre Escaut de Flandre,
Vous regardez les gens avec des yeux changés,
Et leurs champs et leurs clos vous sont comme étrangers,
Et d'autres mots sur vos lèvres se font entendre.

Et l'hiver, quand le soir convie autour des feux
Filles et gars, femmes et vieux,
Et que la bière
Fait tout à coup jaser ceux qui ne parlent guère,
Vous déliez les liens des souvenirs captés,
Et vos gestes alors passent comme exaltés,
Lorsqu'ils montrent comment une seule machine
Avec ses larges dents, avec sa ferme échine,
Et ses arrêts et ses déclics et ses ressorts,
Pareille à quelque énorme et frêle insecte d'or,
Fauche des champs entiers, en Nièvre, en Beauce, en Somme
Et fait, en un seul jour, le travail de vingt hommes.

Les vieux ne vous croient pas,
Mais les beaux gars vermeils, dont les mains et les bras
S'apprêtent
Dieu sait pour quelle ardente et précise conquête,
Tendent vers vous leur cœur et leur esprit dispos ;
Ils vous suivent longtemps, bien qu'ils ne soufflent mot,
Et quelques-uns d'entre eux rêvent déjà peut-être
A tout ce qu'ils feront,
Quand eux seront
Les maîtres.

L'USINE

L'usine vibre au loin, sous ses toits longs et lourds,
Parmi les terrains roux et les noires venelles;
Et l'orage captif, qui roule et gronde en elle,
Fait trembler les carreaux aux fenêtres du bourg.

Comme une bête étend sa ferme et souple échine,
Elle allonge sa force au centre des travaux;
Et l'on dirait qu'au fond d'elle règne un cerveau
Qui commande le jeu précis de ses machines.

On l'écoute, sachant qu'elle est quelqu'un qui veut
Et qui transforme et qui s'acharne au cœur de l'ombre,
Avec ses leviers clairs et ses cylindres sombres
Et le brasier rouge et soudain de ses grands feux.

Elle est l'intruse encor, mais sera la maîtresse,
Le jour où la cité tuera l'esprit des champs
Fait de rêves anciens et d'usages touchants
Et de lenteur prudente et de sournoise adresse.

Aussi les lents vieillards qui voient, avec leurs yeux,
Se déchirer le voile épais des destinées,
Condamnent-ils cet élan fou de cheminées,
Qui défient leur clocher et qui barrent leurs cieux.

LE MEUNIER

A la limite
Des villages et des hameaux,
Le vieux meunier, comme un ermite,
S'exile et vit, là-haut,
Tranquille et doux, dans sa maison ailée.

Il a surpris les démêlés
Qu'ont entre eux la pluie et le brouillard,
L'aube qui boude et le soleil blafard,
Les jours givrés d'hiver, les jours pourris d'automne,
Et ceux de l'été vert et monotone.

Le vieux meunier vit calme et lent,
En ses sabots de bouleau blanc;

Son dos compact se bombe en voûte,
 Mais son oreille est fine et l'on dirait
 Que son regard, même distrait,
 Toujours, là-bas, du côté de la route,
 Reste aux écoutes.

L'essieu criard, comme un oiseau de nuit,
 Dans le sommeil profond des campagnes muettes,
 Roulent, de tous côtés, vers lui,
 Les gars campés sur leurs charrettes.
 Ils arrivent des horizons d'Escaut
 Et des fermes droites, là-haut,
 Près des digues jaunes ou grises;
 Ils arrivent, par les chemins blottis
 Dans les sablons de Locristy
 Et les bas-fonds de Hamme et de Tamise.

Du haut de sa lucarne en bois,
 Le bon meunier les aperçoit
 Et d'un mot preste les aborde;
 Et vite, il leur descend sa corde :
 Un nœud coulant y rattache les sacs.
 Puis, sans un heurt, sans un ressac,
 En ligne raide, en ligne droite,
 Le seigle clair, le froment frais
 S'élève, est englouti et disparaît
 Par une trappe étroite.

Le bon meunier reste là-haut,
Menant sa vie obscure et seule,
Près de ses meules;
Il collabore au pain des bourgs et des hameaux;
Il est couvert de cendre et de farine fine;
Il apparaît aux crédules enfants
Comme un grand saint Nicolas blanc
Qui demeure près des nuages;
Autour de son vieux front le ciel semble en voyage;
Il est calme toujours, il chante et moule son grain;
Le poing noueux des ouragans l'étreint,
Mais rien ne le submerge.
Il distingue, là-bas, sur les canaux,
Les noms usés des vieux bateaux
Et l'enseigne des antiques auberges,
Et, tout au loin, Anvers la grande et ses vingt tours;
Si bien qu'il lut, devant témoins, un jour,
L'heure exacte et son chiffre de flamme
Au cadran d'or de Notre-Dame.

Et tel, le bon et paisible meunier,
Parmi ses sacs et ses paniers,
Travaille en sa maison ailée;
Et les saisons démuselées
Sous des cieus d'or, de foudre et de tempête,
Passent, sans que se trouble ou s'inquiète,
Du poids des ans,
Sa tête.

LES ARMES

Tandis qu'au loin, là-bas, autour des blancs moulins,
Jeunes et vieux, garçons et filles,
Soit par groupe, soit par familles,
Sarclent un champ de lin,
Et que les blés montent et montent,
D'une poussée égale et prompte,
Les villages soudain prennent un air guerrier :
On fourbit avec hâte; on lustre avec angoisse;
La lime aux mille dents s'acharne sur l'acier,
Et le coq d'or de la paroisse
Semble juché,
Plus mâle et fier, sur son clocher.

Au long des murs, dans les enclos,
Serpes, bêches, piques et faux
Luisent comme des armes.

Et les forges vacarment ;
Un étalon qu'on ferre ébranle le travail,
Et longuement se respire, dans les allées,
La rèche odeur de la corne brûlée.

A L'AUBE

Sur les fumiers, tassés par blocs,
Au petit jour, chante le coq.

Et tous les coqs du voisinage
De cris touffus et angoissés
Lui répondent, le cou dressé,
Comme un bâton dans leur plumage.
Morte de sommeil lourd,
Une servante en jupons rouges,
Cheveux défaits et seins qui bougent,
S'étire en traversant la cour.

Et c'est l'éveil des métairies :
Les chiens aboient, les porcs grognent ;

Les pieds massifs des chevaux cognent
Le mur sonnante des écuries;
Un verrou crie à l'huis des granges;
Les seaux qu'on range
S'entrechoquent sur les carreaux;
L'étable s'ouvre et les buées
Montent des litières remuées
A coups de fourche et de râtaux.

Déjà les cuisines sont pleines
De gens de peine
Qui gloutonnent autour des plats,
Puis qui partent, armés de bèches,
Fouiller la terre, âpre et sèche,
Là-bas.
Et des poules entrent et sortent
Et caquettent au seuil des portes;
Le métayer, la pipe aux dents,
Impose à ses trois fils leur tâche :
L'un accepte; l'autre se fâche;
Mais tous la remplissent, en attendant
Que l'aïeul meure et qu'eux soient maîtres.

Et la ferme se vide et le soleil pénètre,
Comme de l'or, par les fenêtres;
Et les mouches, sur les tables poissées,

Mènent des rondes insensées
Et par couples s'essorent;
Tandis qu'en lumineux et roucoulant arroi
Se pavanent les blancs pigeons sonores,
Au bord des toits.

LA FENAIISON

Faux et râteaux !

Bidons au poing, paniers au dos,
Un linge humide enveloppant la gourde,
S'en vont, vers l'horizon,
Les gens qui font leur fenaison,
Malgré l'heure plombante et lourde.

Nul ne chante : l'air est brûlant.
Les carrefours pierreux et blancs
Tracent leur croix par l'étendue.
Aucune ombre n'est suspendue,
Nuage en marche, sur l'Escaut.
Et les voiles d'un grand bateau,

Par au-dessus des digues, qui le masquent,
Apparaissent, vides et flasques.

Et dans le pré, sur double rang, les gars,
Le corps virant de droite à gauche,
Fauchent;
Fourches hautes, les femmes
Remuent, ainsi que des drapeaux en flamme.
Les foins épars.

C'est la fête de la sueur
A la lueur
Des serpes et des piques;
L'odeur humaine envahit l'air;
Les bras sont forts, les aciers clairs
Et les gestes épiques.

De grands torses poilus et roux
Se redressent dans la poussière :
L'Escaut ondule en vagues de lumière,
Les blés roulent, de l'un à l'autre bout,
L'or des reflets et l'or des moires.
A cruche pleine, on verse à boire.
Les servantes vers le fleuve s'en vont
Remplir, de temps en temps, les brocs et les bidons

Et reviennent, rapides,
Moites des flancs, moites des seins,
Et maculant le drap de leurs corsages pleins
Du bout de leurs tétons humides.

Sonnent les cloches : c'est midi.
Les corps s'allongent pour la sieste ;
Mais aussitôt que les heures prestes
Réveillent, tout à coup, le travail engourdi,
L'ahan reprend.
Et c'est jusques au soir les mêmes gestes,
La même ardeur, le même acharnement, debout
Dans la torride violence,
Du silence qui bout.

Crue et rêche, l'herbe est rasée.
On suit, à fleur de sol, les empreintes laissées
Du vol circulaire des faux.
Les foins, de jour en jour, tassent leurs monts plus haut.
Et pour les emporter voici les attelages
Si lourds et si compacts et si monumentaux,
Qu'à leur rentrée on croira voir, le soir, par les hameaux,
Des granges pleines qui voyagent.

Et lorsque le dernier charroi
Entre les toits balancera le poids

De sa charge dernière,
La fille la plus forte et le plus fier des gars
Se camperont en haut du tas,
Les corps noyés dans l'or et la poussière,
La crasse et la sueur plaquant leur peau,
Et brandissant, ainsi que des hérauts,
Au-dessus de leurs fronts durs et têtus, la faux
Toute stridente de lumière.

LA MORT DU FERMIER

Il était mort, soudain, sur son champ, à midi.

Par le chemin passant derrière le village,
A bras d'homme on le porta chez lui.
Son sarrau bleu lui voilait le visage.
Le chien, à coups d'aboi, l'accueillit dans la cour,
Et sa fille, poussant un grand cri sourd,
Laisa tomber par terre,
D'entre ses mains,
Le pain.

La nouvelle courut des clos jusqu'aux chaumières.
Des gens passaient hâtant le pas;
D'autres, au seuil des portes,
Se rassemblaient et parlaient bas;

D'autres faisaient escorte
Aux fils du mort qui se hâtaient là-bas;
Une servante vieille et tannée
Partit chercher la fille aînée
Qui habitait au loin.

Sur son vieux lit refait avec grand soin
On étendit le corps, les mains en pointe.
Deux chandelles brûlaient.
Un peu de sang perlait
Aux lèvres jointes.
Bientôt filles et fils furent là,
Debout,
Dans sa chambre, devant leur père.

Le silence s'y installa
Autoritaire;
Mais les mouches volaient
De-ci, de-là, en longs remous;
Et le branlant volet
Laisait filtrer une longue lumière
Par un long trou.

Et les femmes soudain sanglotèrent :
« La terre,

Large et belle, la terre
 Qui leur était le bien commun
 Depuis toujours, sous les parents défunts,
 Qui donc l'émietterait comme un épi d'avoine !
 Il faut soigner et conserver le patrimoine
 Selon la volonté du mort qui gisait là. »

L'aîné des fils, tout à coup, s'en alla.
 On l'entendit, dans la cuisine, ouvrir l'armoire,
 Saisir un broc et se verser trois fois à boire.
 Et quand on l'eut rejoint, brusquement il parla :
 « La terre,
 Il faut la vendre;
 Et puisqu'il est celui
 Qui seul la peut reprendre,
 Grâce à son or,
 La terre,
 Qu'il ait raison ou qu'il ait tort,
 Sera dûment sa terre à lui.
 C'était d'ailleurs la volonté du père. »

L'autre fils dit : « Il faut que le bien reste entier,
 Commun à tous, avec ses vingt-quatre bonniers
 Allant du chemin creux jusqu'à la ferme haute.
 Le vendre ou le couper serait là lourde faute. »

L'aîné haussa les épaules et ne répondit pas.

L'une des sœurs violemment saisit son bras,
Et lui tendant le poing, comme un morceau de haine,
Jura : « Si notre terre était vendue un jour,
Il ne s'y ferait plus ni moisson, ni labour,
Et la mort seule aurait pour soi tout le domaine. »

L'aîné, qui la savait sorcière, eut un sursaut ;
Mais sa colère et sa rancune étant trop fortes,
Il fit un geste bref et lui montra la porte.

Alors ce fut à qui lui crierait le plus haut :
Qu'il était fourbe et ladre et doublement infâme.
On lui reprochait tout : sa ruse et son argent ;
On lui jetait au front ce que disaient les gens
De sa fille deux fois mère et de sa femme
Dont le village entier avait connu le lit.
Lui seul, depuis vingt ans, les avait tous salis.
Les yeux luisaient, les poings serraient leur rage,
Des coups brusques sonnaient sur la table de bois
Et la maison tremblait du seuil jusques au toit,
Tant s'amassait de hargne en ce funèbre orage.

Oh ! ce combat sinistre et rauque, à volets clos,
Dans le silence entier des campagnes massives ;

Ceux qui passaient se regardaient au bord du clos
En surprenant soudain les haines convulsives
Qui se mordaient et se déchiraient là.

Le charpentier survint pour prendre la mesure
Du mort chargeant le lit de sa vaste ossature.
Aux coups de son talon la porte s'ébranla.
Un brusque arrêt barra le cours de la querelle.
Les sœurs, prises de peur, se parlaient bas entre elles.
Le charpentier cria son nom et l'on ouvrit.
Son mètre en main, il s'approcha du lit :
Les chandelles s'étaient peu à peu consumées ;
La lame de lumière entrant par le volet fermé
Barrait le front du mort, étrangement ;
Et les taons et les mouches
S'arrêtaient par moments
Pour boire aux deux caillots de sang
Qui rougissaient sa bouche.

L'ÉTALON

L'ombre d'un grand nuage blanc
Circule au loin, de plaine en plaine;
Un vent du sud, torpide et lent,
Remue à peine
Les barbes des épis et les feuilles des frênes;
Lorsque, soudain, rompant d'un bond
Sa chaîne,
S'enfuit, de la ferme prochaine,
Un étalon.

Ses sabots noirs cassent les pierres
Et les cailloux des chemins clairs;
On voit luire les quatre fers
De son galop dans la lumière.

Son corps torride de soleil
Tangue et tangue parmi la masse
Des avoines et des méteils;
Son souffle ardent brûle l'espace.

Les cavales le voient venir
A travers champs, taillis, venelles,
Et l'écoutent de loin hennir,
Crier et haleter vers elles.

Le rut en feu court sur leur peau.
Leur cou se tend le long des haies;
Tandis que lui, le corps en plaies,
Franchit fossés, barrière, enclos,

Et longuement promène au centre
Du troupeau moite et pantelant,
Tel un roi rouge et violent,
L'orage énorme de son ventre.

LES TRAINS

Sur un chemin compact, de pierraille et de cendre,
A travers bois, taillis, fleuves, moissons et prés,
Sous les pâles matins ou les couchants pourprés,
Les trains quotidiens font le tour de la Flandre.

Ils vont, fumée au vent, sur leurs deux rails déserts,
Et chaque gare au loin leur semble être un refuge;
Ils ont visité Lierre, Anvers, Termonde et Bruges,
Les fleurs de la Campine et les flots de la mer.

Jadis, on les voyait rouler presque avec crainte :
Les bœufs fuyaient là-bas; les pigeons familiers
Désertaient les recoins de leurs blancs colombiers;
La mort semblait peser où pesait leur empreinte.

Mais aujourd'hui leur va-et-vient, au long des champs,
Fait à peine trembler le seuil d'une demeure,
Et leur passage annonce aux travailleurs quelle heure
Le jour qui marche et fuit jette au soir approchant.

Les rails d'acier luisant sont encadrés de haies;
Les chiens et les troupeaux ne les redoutent plus;
Et dans les fentes d'or des plus mornes talus
Se pavoisent des fleurs et se bombent des baies.

Marbres, grès et granits; fontes, fers et charbons;
Tous les trésors secrets que les terres lointaines
Cachent aux flancs obscurs des monts, sous les fontaines,
Apparaissent en Flandre au dos des lourds wagons.

Et le probe soleil de la Lys familière
Regarde étrangement s'entasser, comme un dol,
Cette moisson mûrie aux entrailles d'un sol
Où jamais ses rayons n'ont glissé leur lumière.

Les gens la voient passer aux limites des bourgs,
Sans trop lever leurs yeux de la glèbe féconde;
Mais quelques-uns, les plus jeunes, rêvent du monde
Où les rails infinis dessinent leurs contours.

LE VIEUX BANC

Voici le banc de bois, près des roses trémières,
Où le soleil, par les après-midi légers,
Est bon à boire et à manger
Comme du pain et du vin de lumière.

Il est luisant et vieux; il semble las;
Il domine la route et les plaines, là-bas,
Où respirent dans l'or les blés hauts et fragiles.
La Lys, avec ses joncs que foule un vent agile,
Avec ses bateliers et ses chalands,
S'en va, mirant au loin les hameaux blancs.

La faux des moissonneurs brille dans la campagne;
Un bruit de moulin d'eau sourdement accompagne
Des pas que l'on entend sonner sur un chemin;
Oh! le vieux banc, près des roses et des ormins,

En a-t-il écouté de lentes causeries,
Quand se parlaient, entre eux, le soir, les vieux fermiers !

Ils se disaient les nids qu'abritaient leurs pommiers,
Le foin mouillé qui s'échauffait dans les prairies,
Et la taupe que trois taupiers n'ont pu saisir,
Si folle était sa route avec tous ses méandres.
Ils discutaient quel grain il leur fallait choisir
Pour qu'un seigle meilleur ornât le sol de Flandre ;
A quel quartier de lune il importait semer,
Ou bien greffer la plante, ou bien planter le chêne ;
Ils auguraient, souvent, de la saison prochaine
Et du temps du mois d'août d'après les jours de mai.

Ainsi devisaient-ils près des roses trémières,
A sourde voix et s'appuyant sur le banc vieux,
Tandis que lentement les obliques lumières
Allongeaient vers la nuit leur ombre au-devant d'eux.

LES SOIRS D'ÉTÉ

Lorsque rentrent des alentours,
Tels soirs d'été, les attelages,
Les vieilles gens des vieux villages
Se rassemblent aux carrefours.

Les plus anciens semblent descendre
Du calvaire de leurs cent ans :
Leurs petits yeux sont clignotants
Dans leur face, couleur de cendre.

Ils sont à bout de tant marcher ;
Ils radotent, sourient et pleurent,
Puis se taisent, écoutant l'heure
Casser le temps, à leur clocher.

Les aïeules se sont assises
Sur les roses d'un coussinet :
Les deux brides de leur bonnet
Tombent d'aplomb sur leurs mains grises.

Les veilleuses du souvenir
Brûlent au fond de leurs mémoires,
Leur menton mâche des histoires
Longues à ne jamais finir.

La plus jeune passe à la ronde
Quelques lambeaux d'un almanach ;
Entre deux prises de tabac
On discute la fin du monde.

On reparle de morts fauchés
Depuis quels temps ! — Dieu s'en souviene :
« C'était quand l'école gardienne
S'ouvrait encor, au vieux marché. »

On dit ses deuils et ses misères ;
On se chamaille et c'est à qui
Traîne le plus dolent ennui
Vers les plus noirs anniversaires.

Tous sont jaloux de leurs douleurs :
Défunt leur fils, morte leur fille ;
Les bœufs, qui sont de la famille,
Captés, un soir, par des voleurs.

Et tous les maux que l'on endure
Sans qu'on aille crier merci !
Sève épuisée et sang moisi
Sous la chair flasque et la peau dure.

Ainsi causent les vieilles gens,
Les soirs d'été, dans les villages ;
Sur le chemin, les attelages
Fleurent, au loin, comme un encens.

Et jour à jour les temps s'écartent ;
Du lundi soir au samedi,
On ressasse ce qu'on s'est dit ;
Mais, le dimanche, on joue aux cartes.

LES MOUCHES

Le caillou luit et brûle et la mare bouillonne.
Au détour d'un sentier zigzagant et vermeil,
Sur des bigarreaux d'or broyés dans le soleil
 Bataille et tourbillonne
Un flot sonore et fou de mouches tatillonnes.

On n'entend que le bruit uniformément sourd
De leur vol ronronnant sous le silence lourd.
Ailes, vous scintillez dans la clarté plénrière,
Si fort que tout l'essaim de soie et de velours
 Semble griller dans la lumière.

LA FLEUR DE LIN

Avec ses doux yeux bleus
Pâlis
Aux vastes feux des cieux,
La fleur de lin regarde, en leurs méandres,
Couler l'Escaut ou s'attarder la Lys.
La fleur de lin est fleur de Flandre.

On l'aime au pays clair
Où les moulins tournent dans l'air
Ainsi que des étoiles;
Où les bateaux larges et bas
Passent, avec leurs mâts,
Ailés de voiles.

Au temps des froments lourds et des seigles fluets,
Elle voisine avec la mauve et le bluet,

Dans les plaines immensément dorées ;
 Elle sourit, au long des clos et des orées
 Et des jardins et des moissons :
 Elle est la fleur des tranquilles maisons
 Qui jalonnent les routes infinies ;
 On la peint quelquefois sur les planches vernies
 Des chapelles, au coin des bois ;
 Si ses lèvres de fleur avaient la voix,
 Elles diraient aux vents qui traversent les landes
 Un peu de la douceur et de la paix flamandes.

Probes ménagères à bonnet blanc,
 Femmes vieilles dont le menton tremblant
 Raconte un tas d'histoires
 Du Purgatoire,
 Vieux métayers dont les regards sont pleins
 Et de rêves éteints et de douleurs passées,
 Vous aimez tous la fleur de lin.

Et vous partez la voir pousser, vivante et franche,
 Chaque dimanche,
 L'été, quand vous allez aux champs
 Et que vous discutez, calmes et sages,
 Sur le temps sec que vous présage
 Le fulgurant visage
 Du grand soleil couchant.

L'heure arrive des faux, l'heure arrive des proies;
Juillet torride, en ses brassins de flammes, noie
 Le sol, le bois, le ciel et les guérets d'été.
Mais la naïve fleur est morte et s'est fondue,
 Avant ce temps de brutale avidité,
Minuscule veilleuse, au cœur de l'étendue.

LA SAISON DORÉE

Lacs d'or dont les blés mûrs sont les roseaux penchants,
Les champs,
De l'un à l'autre bout des plaines,
Gonflent leurs flots inapaisés sous les haleines
Du vent qui naît à l'aube et s'endort au couchant.

C'est l'heure où la verdure, à l'ombre, est déjà noire;
Mais les moissons, avec leurs feux, avec leurs moires
Roulent si bellement sous l'antique soleil,
Qu'une neuve saison, celle des mois vermeils
S'inaugure
Quand s'éteignent déjà les bois et les ramures.

Et jusqu'au jour où surgissent, à la lueur
Des faux, col et bras nus, torse en sueur,
Des moissonneurs,
Dans une étreinte immense, égale et sans secousse,
L'été torride et blanc brûle la Flandre rousse.

MOISSON

Si vif luit le caillou qu'on dirait des sardoines;
L'été touffu s'enchevêtre dans les fourrés;
La fleur écoute, au bord des longs chemins dorés,
La fragile chanson du vent dans les avoines.

On coupe, à tour de bras,
Les seigles déjà mûrs et les orges là-bas;
Des troupes de pigeons volent de chaume en chaume;
La spergule parfume et les trèfles embaument.

Voici

L'hirondelle qui passe et jette un cri
Et fuit.

Sous le linge mouillé, à l'ombre des javelles,
Dorment les cruchons bleus dont les flancs en sueur

Sollicitent le gosier sec des moissonneurs.
La lampsane s'érige en bouquets d'étincelles,
Près d'un sentier désert où les guêpes rayées
Pillent un amas cru de groseilles broyées.

Oh ! ces gestes égaux dans l'or des épis mûrs !
Des pans de blés compacts tombent dans la lumière
Et la serpe décrit sa courbe régulière
Et mire à chaque coup un brusque éclat d'azur.
Rien ne trouble la loi des tâches violentes ;
Aucun effort sous le soleil ne s'engourdit ;
Une sieste rapide, à l'heure de midi,
Ranime, au bout du bras, la main qui devient lente.

Et les hameaux bondés et odorants de foin,
Aux prochains carrefours montent sous les verdure
Et le puissant et large Escaut sinue au loin
Comme une coulée énorme de mercure.

L'ORAGE

Sur un grand ciel couleur d'ardoise et lourd
 Courent, légers comme l'étope,
 La petite troupe
 Des nuages d'orage.
Le tonnerre bruit, lointain et lent;
D'un énorme faux jour le village s'éclaire
 Et le grand mur du presbytère
Luit, tout à coup, sinistre et blanc.

 Un vent brusque retrousse
La robe en or des branches et des pousses,
D'arbre en arbre, le long du bois;
Tous les oiseaux taisent leur voix.
 En obliques volées
Passent les pigeons clairs;
Et leurs coups d'ailes affolés

Font seuls, au milieu du silence,
Un bruit claquant dans l'air.

L'attente, et puis, au loin, l'éclair.

Et puis l'averse aiguë en fers de lance;
Elle crépite aux flancs des toits,
Bondit et rebondit sur les tuiles faïtières,
Cogne les murs des pignons droits
Et déborde dans les gouttières.
Hâte, angoisse et désarroi :
Portes et fenêtres se ferment
Et l'on se signe, à larges croix,
Devant la foudre, au fond des fermes.

Le métayer, la peur au cœur,
Regarde au loin, sur les éteules,
Les eaux trouer les meules
Et mordre, et battre, et ravager
Les plus rouges pommiers de ses vergers.
La fermière, qui vient et vaque,
Et qui supplie, en silence, le sort,
Allume, ainsi que pour un mort,
La chandelle bénite à Pâques;
Et l'enfant crie et l'enfant braille
Et demeure le nez en l'air,

A voir soudain, sur la muraille,
Le feu passant qui fut l'éclair.

D'abord
C'était du Nord
Que s'en venaient et giclaient les ondées;
Mais voici qu'une nue immense et lézardée
D'un frisson d'or,
Monte du sud et surplombe l'espace.

Le ciel entier n'est que menace.
Les nuages cuivrés qui se pourchassent.
S'entrechoquent et s'allument féroce-ment.
Tout le village est tremblement,
Terreur brandie et panique soudaine.
Oh ! ces hameaux perdus, là-bas, au fond des plaines !
Leur sol crevé n'est plus qu'un écheveau d'ornières
Courant, noué ou dénoué, vers les rivières;
Terres et cieux sont confondus à l'horizon;
L'eau flagelle les murs et racle les maisons;
Tout tremble et pleure et geint et craque et se disloque;
Le jour a disparu sous des voiles de nuit;
La foudre au sud, au nord, déchire l'infini
Comme une loque.

Et dans les clos, la peur augmente encor;
Du milieu de la cour, les fumiers d'or

Débordent.

Un étalon s'est détaché, rompant sa corde ;
 L'œil phosphoreux
 Des chats peureux
 Brille sur les armoires ;
 Le porc se pelotonne au creux de sa mangeoire ;
 Là-bas, au coin du bois,
 L'arbre le plus tenace et le plus droit
 Tombe, soudain, la mort aux reins ;
 Et l'on entend de tels bruits souterrains
 Qu'on dirait que la terre
 Est pleine aussi de feux et de tonnerres.

Et toujours, et toujours l'orage
 Battant les seuils, trouant les toits, fait rage ;
 Et la plaine et le bourg et les prés et les clos
 Disparaîtraient, peut-être, en un tournoiement d'eau,
 N'était que tout à coup, un vent rude et sauvage
 Ne repoussât vers l'Est la charge des nuages
 Et dans un coin du ciel n'instaurât le soleil.
 Alors les champs noyés redeviennent vermeils :
 Les métayers calmés, que l'espoir reconforte,
 S'en reviennent, la pipe aux dents, au pas des portes,
 Causer de ce qui fut leur affre et leur terreur ;
 Les chats, les chiens, les porcs abandonnent leur peur ;
 Un oiseau chante au bord du faite et la fermière
 Éteint, d'un souffle bref, la pieuse lumière.

LES BEAUX NUAGES

Avec ton ciel de nacre et d'ambre
Tu rehausses les champs, les prés et les villages,
O mois des beaux nuages,
Septembre !

La croupe des chevaux et le soc des charrues,
Et le gars lent qui les conduit, par les labours,
Sous la haute splendeur de la lumière accrue,
Groupent l'accord plus clair de leurs mouvements lourds.

L'air vibre ; et l'on entend la cadence des ailes
Passer, en vols nombreux, sur les blanches maisons ;
Et près du bois, là-bas, les cueilleuses d'arrelles
Vers leur rouge récolte inclinent leur chanson.

Entre l'azur et la terre la paix est faite :
Un bonheur se précise, égal et continu ;
L'été s'attarde encore en de calmes retraites
Et les petits enfants courent encor pieds nus.

Et septembre, là-haut,
Avec son ciel de nacre et d'or voyage,
Et suspend sur les prés, les champs et les hameaux,
Les blocs étincelants de ses plus beaux nuages.

LES VIEUX DES VILLAGES

En sarrau bleu, en jupon noir,
Couple rêche, le vieux, la vieille,
Les Dimanches, avant le soir,
Vont voir leurs fils qui les surveillent.

Ils ont, à deux, cent cinquante ans;
Ratatinée, elle l'est toute;
Mais lui martèle encor la route
D'un pas sonnante, comme un battant.

Ils font leur lente promenade
En bons époux, en bons chrétiens;
Leur vache et leur âne malades
Animent seuls leur entretien.

Voici la ferme âpre et farouche
De leur cadet qui vit loin d'eux ;
Le vieux, pour avoir l'air moins vieux,
Se plante une fleur dans la bouche.

L'aîné, qui est garde du bois,
Du coin d'un carrefour les guette ;
Leur fille et ses enfants sournois
Les fatiguent de leurs requêtes.

Celui qu'ils préfèrent, le fils
Qui fut leur crainte et leur martyr,
Les insulte, s'il ne soutire,
De leur visite, un clair profit.

Les vieux, en maugréant, reviennent
Par la prairie et ses sentiers ;
Chacun ressasse une antienne
Sur les horreurs de leur métier.

Machinale, la maigre vieille
Tapote avec un bout de jonc
Les plis usés de son jupon,
Quand, tout à coup, en eux s'éveillent

Les angoisses d'avoir laissé
Sans nul gardien, pendant une heure,
Les sous, pièce à pièce amassés
Depuis trente ans, dans leur demeure.

Ils se hâtent, gagnent leur seuil,
Fouillent le fond de leur paillasse,
Comptent l'avoir à voix très basse,
Serrés de peur, tremblants d'orgueil,

Les doigts aigus, les mains hagardes,
Les yeux illuminés par l'or,
Et fixement ne se regardent
Qu'après l'avoir compté encor.

Le temps est loin, qu'aux jours propices
Ils s'unirent sans rien de rien,
Mais ils ont fait de rien leur bien
Et de leur bien leur avarice.

Ils ont peiné bon an, mal an,
Tordant un gain rudimentaire
De leurs luttes, à coups d'ahan,
Contre les forces de la terre.

Leurs dix enfants furent leur faix,
Il en est mort : Dieu les accueille ;
Quand la forêt perd de ses feuilles
Le sol s'engraisse et c'est bien fait.

Jadis leur hutte en bois de hêtre
Était grande comme la main,
Mais aujourd'hui c'est trois fenêtres
Qu'ils alignent sur le chemin.

Et les voici, usés et blêmes
Au bout des ans et de leur sort,
Peureux des gens, peureux d'eux-mêmes,
Et supputant entre eux leur mort.

Chacun vivant de sa panique,
Chacun voulant pour soi tout seul
— Fût-ce un seul jour — la somme unique,
Avant la nuit et le linceul.

Mais leurs enfants sont là qui veillent,
Les yeux aigus à l'horizon ;
Et quand parfois dans la maison
Un feu de chandelle s'éveille,

Ils arrivent prestes, pour voir
S'il ne faut point chercher le prêtre
Et brusquement, avant le soir,
Fermer les yeux des trois fenêtres.

DÉCLIN

Matins frileux !
Le temps se vêt de brume ;
Le vent retrouse, au cou des pigeons bleus,
Les plumes.

La poule appelle
Le pépian fretin de ses poussins
Sous l'aile.
Panache au clair et glaive nu,
Les lansquenets des girouettes
Pjrouettent.

L'air est rugueux et cru ;
Un chat près du foyer se pelotonne ;
Et tout à coup au coin du bois résonne,
Monotone et discord,
L'appel tintamarrant des cors
D'automne.

LES PETITS MÉTAYERS

Son chat, son chien, son porc, sa vache et quelques poules ;
Dites, le maigre bien du métayer flamand !
Si, le dimanche, au soir tombant, sa tête est saoule,
Les autres jours, toujours, il peine obstinément.

D'un cœur dont rien ne lasse et l'espoir et l'attente
Il casse ou moule le temps qui ne l'enrichit pas.
L'été, dans la campagne, avec sa bêche ardente ;
Dans la grange, l'hiver, avec sa meule à bras.

Et tout au long des mois, courbée aux mêmes tâches,
Sa femme a soin et de l'étable et des fumiers ;
Chaque dimanche au soir elle amène leur vache
Brouter, pour la distraire, autour des vieux pommiers.

Horloge à poids de plomb, de ton tic-tac dans l'ombre
Tu dérobes aux deux vieillards l'instant qui fuit ;
Et dans leur vie étroite et dans leur maison sombre
C'est toi, avec ton pouls, qui fais le plus de bruit.

Le travail monotone use leur existence
Comme leur pas, toujours le même, use leur seuil ;
Ils s'en iront, un jour, sans nulle résistance,
De leur besogne au lit et du lit au cercueil.

LES MEULES

A cinq, à dix, à vingt sur les éteules,
Comme autant de hameaux
Nouveaux
Autour des bourgs et des villages,
S'éparpillent les meules.

La route,
Où trimballent les attelages,
Où les rouliers, la pipe aux dents,
Passent en s'attardant
Est loin — on la redoute.

Même l'énorme branle-bas
Et le travail ardent des métairies
Tournent les fours et les buanderies
Vers le chemin d'où les meules ne se voient pas.

Mais les meules
Ont pour elles les plaines
Où l'on peut voir,
Le soir,
Myriadaire et morcelé
Le bloc total du cristal étoilé;
Elles ont pour elles leur ombre solennelle
Se déployant si largement
Sur le damier vide et morne des champs,
Qu'elles semblent jeter au devant d'elles
Toute la nuit qu'au jour tombant
Accumule
Le crépuscule.

Ainsi, pendant les froids et les brumes d'hiver,
Trônent-elles grandes et seules,
Les meules;
Et jusqu'aux jours du printemps vert,
Au fond des guérets nus et des plaines hagardes,
Le ciel et l'étendue en ont la garde.

MARIAGE

L'accord était conclu depuis Noël passé ;
Mais il fallait d'abord que mourût le grand-père,
Pour que ses six bonniers de belle et forte terre
Fussent le bien du fiancé.

L'aïeul est mort, et la noce aujourd'hui déploie
Sur l'ample mariée et la moire et la soie ;
Et le solide anneau, dont l'or scintille et bouge,
Orne l'index de sa main rouge.

L'homme apparaît massif en son habit de drap,
Le dos épais, le col lustré, le menton ras,
Et d'un geste superbe épongeant sur son seuil
L'âcre sueur de son orgueil.

Les coups de feu qu'on a tirés, drus et sonores,
Dès le matin, en son honneur, aux carrefours,
Et les bonds triomphaux des cloches dans la tour
Rendent son cœur plus fier encore.

Sa ferme est là qui monte et s'étend devant lui :
Et son bétail est gras et l'étable rayonne ;
Et les croupes s'y étalent comme des fruits
Dans l'or et les pailles d'automne.

Son seigle et son froment chargent par tas vermeils
Ses vieux greniers poudreux dont les poutres sont lasses ;
Il voit les coqs aller, venir dans le soleil,
Comme des feux qui se déplacent.

Oh ! ses prés, ses vergers, ses granges et sa cour.
Et sa femme là-bas qui, elle aussi, regarde
Ce bien qui fut l'âpre raison de leur amour
Et qui sera sa sauvegarde.

Et tandis que tous deux comptent sur leur destin,
La servante apparaît qui hèle les convives
Vers la table luisante et le fumant festin
Et la soupière aux couleurs vives.

Avec gêne d'abord on entame les plats;
Mais, dès que l'entrain monte et que la faim s'aiguise,
Les plus francs des mangeurs, autour des poulets gras,
Bâfrent en manches de chemise.

Les tourtes et les flancs apparaissent dans l'or
Des papiers découpés et des assiettes peintes;
Et pour sabler le vin plus goulûment encor
On boit au broc et à la pinte.

Et le curé se lève et parle avec lenteur
Du ménage futur et des enfants à naître
Et de l'espoir qui tout à coup lui monte au cœur
Qu'un des garçons se fera prêtre.

Et le soir de septembre envahit l'horizon
Et baigne et ralentit et disperse la fête;
Et des pas inégaux battent la nuit muette
Et s'éloignent aux horizons.

Avec sa lourde jupe à moitié dégrafée
La fermière a gagné la grand'chambre là-haut,
Et range en un tiroir son corsage à rinceaux
Et ses manches ébouriffées.

Quant au fermier, il est allé lâcher les chiens,
Prendre un coup d'air et verrouiller dûment les portes;
Si quelque franc valet presse une gouge accorte,
Il passe et rentre et ne voit rien.

C'est que sa femme à lui l'attend dans leur lit sombre;
Mais avant d'y rentrer, il lui montre du doigt
La cachette creusée en un coffre de bois,
Où l'or se tasse et luit dans l'ombre.

UNE HEURE DE SEPTEMBRE

Comme enfermés et secoués
En un sac invisible,
Une ronde de mouchérons
Tourne dans le soleil.

L'après-midi finit : l'air est vermeil.
Ainsi que de longues glissoires d'or,
Des bandes de clarté obliques
Passent entre les troncs
Et s'étendent sur les gazons.

Dans un pli de terrain,
Un fin brouillard
Se lève;
Et l'envol d'un oiseau
Courbant la branche d'un bouleau,
Deux feuilles mortes
Tombent dans l'eau.

LE TAILLIS

Une vie âpre et sourdement myriadaire
S'y concentre en assauts et s'y disperse en bonds ;
Mille insectes furtifs, grouillants et solitaires,
Sous la mousse dorée y taraudent les troncs.

Carabes bleus, charançons roux, mouches velues,
Et les prestes fourmis et les lents limaçons,
Ailes, pattes, corselets, antennes affluent
Au labyrinthe obscur de l'herbe et des buissons.

Bien que tous les dix ans, sous de larges blessures,
Le taillis amputé semble en janvier mourir,
Sa sève se ranime au suc des moisissures
Et ses moignons saignants s'entêtent à guérir.

Et son fouillis renaît et se reprend à vivre,
Avec ses bourgeons fins et ses feuillages lourds,
Et ses bourdons d'émail et ses guêpes de cuivre
Et l'orgue inapaisé de leurs ronflements sourds.

Et le silence moite et l'ombre spongieuse
Ne s'y replongent plus qu'après les jours d'été,
Quand fleurissent la triste et pourpre scabieuse
Et la rouge bétoine et l'orpin argenté,

Et qu'en sa toile intacte et de lune baignée,
Parmi les feuilles d'or et les rameaux d'argent,
 Au coin du bois, près de l'étang,
 Attend
La grise et molle et bulbeuse araignée.

LES PORCS

Avec leurs groins
Fouillant les cieux, fouillant les coins,
Et leurs tetins gluants de boue
Et de gadoue,
Les porcs, lourds et compacts
Comme des sacs,
Comme des tonnes,
Férocement gloutonnent.

L'étable est pareille à l'égout :
Toutes les moisissures
Y fermentent en des remous
De lavasses et de rinçures ;
L'auge semble taillée en un grand bloc
D'ombre et de crasse,

Où les petits s'entassent
Et s'entrechoquent,
Et longuement, avec rage,
Fourragent.

Au centre de la cour, parmi les fumiers jaunes,
Sous la voûte du ciel natal,
Trône
Le grand verrat monumental.

Il s'étale, clair et vermeil,
Le ventre à l'aise,
Le groin dardé, telle une braise.

Dans le soleil,
Et près de lui, vague la truie,
Qui vient et va et qui s'ennuie
Et qui grommelle,
Puis, tout à coup, s'enfuit, là-bas,
Dans un ballottement pesant et las
De ses mamelles.

Un midi lourd pèse sur l'or
Des jus, des bouses et des pailles;

Toutes les pourritures d'automne travaillent
Silencieusement à la tranquille mort.
Les porcs vaguent bouffis, mais aucun ne regarde
Vers le bouquet de feux et de flammes hagardes
Qui les embrasera quand il faudra mourir ;
Ils absorbent, dans le présent, tout l'avenir,
Et leurs deux yeux malins, brillants et minuscules,
Ne se fixent vers le lointain qu'au crépuscule,
Quand de petits nuages roux, tels des gorets,
Courent sous un ciel bleu vers les pourpres forêts.

LE VIEUX MUR

Le vieux mur est usé et ploie ainsi qu'un homme ;
Jadis il se chargeait d'un poids rouge de pommes :
 Un espalier géant s'attachant à ses clous.
 Il défiait le gel, la pluie et les vents fous ;
L'été, quand le travail des champs bout et halète,
 Luisaient au plein soleil ses tuiles violettes.
Et le grain de sa brique était de sang et d'or.
Maintenant, il est las et mordu par la mort ;
 Un tonnerre lointain l'ébranle et l'intimide ;
Des insectes visqueux peuplent ses joints humides ;
 L'arbre qu'il étayait s'écorce et se détruit,
 Le vers mange la feuille et la guêpe le fruit.
 La joubarbe, l'orpin, l'aigremoine et l'ortie
 Ont pris racine en ses pierres désassorties ;
D'un trou large et brutal son flanc est traversé ;
 Un de ses contreforts a chu dans le fossé.
 Il est morne et couvert de lèpres et de taies
Et le plâtre s'écaille autour de ses cent plaies.

Mais ceux qui l'ont connu, au temps de sa vigueur,
L'ayant vu tous les jours, ne voient pas sa ruine;
Ils s'assemblent en juin sous sa longue fraîcheur,
Au tournant du chemin qu'il borde et qu'il domine;
Ils regardent la plaine et se parlent longtemps;
Le mur écoute en eux la voix des anciens temps.
En août, aux jours joyeux des kermesses paillardes,
Filles et gars, longtemps, dans la nuit s'y attardent.
Soit aux billes, soit au cerceau, chaque jeudi,
Les enfants de l'école y jouent l'après-midi.
L'été durant, le mur appelle, accueille, invite :
Même en automne, encor, les plus vieux s'y abritent,
Le soir, pour voir rentrer, de loin, les fourrageurs
Et leurs grands chars bougeants, pleins d'ombre et de lueurs,
Qui lentement, là-bas, par les routes circulent
Et semblent charrier,
Vers les hameaux pacifiés,
Les blocs croulants du crépuscule.

AMOURS

Voici le dernier mois vermeil :
Lunes rouges, pourpres soleils.

Et bellement, le long des haies,
Comme des clous, pointent les baies ;
Et brusquement c'est le coq clair,
Qui déchire d'un spasme et d'un éclair
Et d'un grand cri de violence
Le mol silence
Dont les voiles pendent et s'affaissent dans l'air.

Et c'est le temps aussi où les servantes,
Le soir, en des vergers assombris d'or,
Offrent aux valets lourds l'aubaine ardente
Et la kermesse de leur corps.

L'été ils s'assaillaient parmi les champs superbes,
Là-bas, au coin des bois, ici, au pied des gerbes;
 Mais aujourd'hui l'amour se mélange à la peur;
 La ferme est là qui inquiète et des lueurs
 Bougent et regardent, de loin, dans les villages:
 Aussi, bien qu'on se pille et se saccage,
 Rien de s'entend du triomphal combat;
Les dents mordent les crins, les pieds mordent la terre.
Comme un flux de bonheur s'épand en chaque artère.
 On s'écrase le spasme à coups de baisers gras!
 Oh! cet étouffement et ces luttes muettes,
Et ces amours d'autant plus fous, d'autant plus forts.
 Que leur ardeur est plus fermée et plus secrète,
 Au fond des vergers noirs et des herbages d'or.
L'air est complice et doux; des brumes flottent:
Le vent se bombe et s'apaise comme un désir.
 Pour se gonfler encor et puis mourir;
 Unique, un cri s'entend, de pie ou de hulotte.

 Lunes rouges, pourpres soleils,
 Oh! ces heures du dernier mois vermeil.

 Et la fête ne s'alentit et ne s'achève
 Qu'à l'heure où le matin se lève
Et s'essore des langes clairs de l'aube:
 La plaine alors, étincelante d'or,

Brille, de toutes les fleurs de sa robe :

Les bois, les toits, les eaux

Semblent de la clarté mise en faisceaux.

Et lentement, filles et gars reviennent

A leurs besognes quotidiennes;

Les uns mènent vers les labours

Le pas massif des chevaux lourds;

Et les autres, la chair encore en fête,

Partent traire et soigner leurs bêtes

Et grappillent et caressent, longtemps

Encor, les pis que leur tendent les flancs

Fermes et chauds du bétail blanc.

L'AIR SE DURCIT

L'air se durcit, le gel va ressaisir la nuit.
Les roses du pignon tremblent au vent qui passe,
Une dernière abeille entre dans les fleurs lasses,
Et tout à coup s'angoisse et brusquement s'enfuit.

Les mille bruits du soir montent des vieux villages,
Plus nets et plus vrillants qu'aux jours secs de l'été;
Une tenace, vieille et morne hostilité
Semble habiter l'ornière où grince un attelage.

Plaintes des puits, douleurs des seuils, cris des verrous,
Vous perforez le cœur transi de l'étendue;
Tout devient crainte, attente et misère tordue
Entre les dents du froid qui mord comme les loups.

L'eau se crispe et se serre et bleuit dans les mares ;
Le dallage se sèche autour du vieil évier ;
Les chats, pour le foyer, désertent le grenier ;
Le lait ne caille plus dans le giron des jarres.

Et la cloche, qui sonne et sonne l'angélus,
Change de voix pour annoncer que les journées
Pleines d'abeilles d'or sont à leur tour fanées
Et que les clairs boutons des roses safranées
Sur leurs tiges d'orgueil ne s'entr'ouvriront plus.

L'AIR EST HUMIDE

L'air est humide, épais et gras;
Taches de deuil, des oiseaux planent
Auprès des sacs bondés qui s'alignent là-bas;
De terre en terre, ici, plus loin, par tas,
A feux larges, brûlent les fanes.

Mélancoliques et longues et lentes,
Frôlant le sol, barrant les sentes,
Tels des gestes qui s'en iraient
De hameau en village et de champ en forêt,
Mélancoliques,
Traînent les vols des torpides fumées.

Comme des linges blancs tissés sous le ciel blême,
Elles passent et s'étirent toutes de même,

Sur la campagne longue où se penche l'hiver.
Parfois, quelque foyer plus vivement éclate,
Et sa fumée immense et plate
S'élève alors et saute en tourbillons dans l'air.

Le feu crépité; un tas d'insectes
Semblent lutter, groupés en sectes,
Et se manger, au cœur des flammes.
Fermiers et gars, filles et femmes
Remuent la braise énorme avec des râteaux noirs.
Et l'immense brasier qui bouge
Illumine dans l'ombre et dans le soir
Leurs visages tout à coup rouges.

Et voici qu'à nouveau s'étirent les fumées,
Infatigablement, au gré du vent, là-bas,
Sur les champs au repos et les plaines calmées;
Et voici qu'à nouveau leur rampement, au ras
Du sol, s'étend, parmi les clos et les venelles,
En lignes lentes et longues et parallèles,
Et que la nuit survient et que toujours, toujours,
Elles passent, sans un arrêt dans leur vol lourd,
Sans un remous lointain dans leur mouvant sillage,
Toujours vers les marais, les bois et les villages,
Et par-dessus les toits, les cours et les fournils,
Partent mourir, on ne sait où, dans l'infini.

VIEILLE FERME A LA TOUSSAINT

La ferme aux longs murs blancs, sous les grands arbres jaunes
Regarde, avec les yeux de ses carreaux éteints,
Tomber très lentement, en ce jour de Toussaint,
Les feuillages fanés des frênes et des aunes.

Elle songe et resonge à ceux qui sont ailleurs,
Et qui, de père en fils, longuement s'éreintèrent,
Du pied bêchant le sol, des mains fouillant la terre,
A secouer la plaine à grands coups de labeur.

Puis elle songe encor qu'elle est finie et seule,
Et que ses murs épais et lourds, mais crevassés,
Laissent filtrer la pluie et les brouillards tassés,
Même jusqu'au foyer où s'abrite l'aïeule.

Elle regarde aux horizons boudier les bourgs ;
Des nuages compacts plombent le ciel de Flandre ;
Et tristement, et lourdement se font entendre,
Là-bas des bonds de glas sautant de tour en tour.

Et quand la chute en or des feuillages effleure,
Larmes ! ses murs flétris et ses pignons usés,
La ferme croit sentir ses lointains trépassés
Qui doucement se rapprochent d'elle, à cette heure,
Et pleurent..

L'HEURE TRISTE

Partout, de loin en loin, de proche en proche,
Et pour les morts et les saints,
Et pour les hiers et les demains,
Partout sonnent, sur les chemins,
Et dans l'écho ricochent,
Les cloches.

L'heure est triste : les champs, les champs s'en vont mourir
Brumes, recouvrez-les de vos étoupes lourdes ;
Cloches, endormez-les de vos grandes voix sourdes,
Dans le silence entier de l'an qui va finir.

De feuille en feuille, avec ses millions de gouttes,
Comme un fourmillement sournois et inlassé,
L'eau pénètre les bois et les arbres lassés ;
La boue épaisse et jaune emplit le creux des routes.

Le dos monumental d'un berger en haillons
Grandit sur son troupeau broutant au long des haies ;
Sinistrement luit la hache dans les futaies,
Et l'on entend siffler les hans des bûcherons.

Voici le vol immense et noir des corbeaux mornes.
Brumes, planez ; branches, choyez ; cloches, sonnez ;
L'hiver arrive autour des bourgs abandonnés,
Traînant de clos en clos, butant de borne en borne.

Le vieil hiver pourri, l'hiver des cieux du Nord,
Que connaissent les gens et les foyers de Flandre,
Quand la neige fine et grise comme la cendre,
Pendant des jours, toujours, tombe sur les champs morts.

L'INCENDIAIRE

Déjà la grange est tout en feu :
Tourbillons noirs, flammes brandies ;
Le toit se fend par le milieu ;
Les souris crient dans l'incendie.

On se hèle de bouge en bouge ;
Des malades sortent du lit,
Collant leurs fronts creux et pâlis
Aux fenêtres tout à coup rouges.

Les toits voisins brûlent en rond.
Avec des sacs voilant leur tête,
A coups de triques et de jurons,
On sort des étables les bêtes.

On court au loin quérir de l'eau ;
On se bouscule sur les routes ;
Et l'eau s'écoule et s'enfuit toute,
Quand on revient avec les seaux.

Alors,

Au vent qui tord, au vent qui mord,
Le feu libre et vainqueur se gonfle et ronfle à l'aise :
Des tabliers géants de poussière enflammée
Sont secoués dans l'air et projettent au loin,
Dans chaque angle et chaque coin,
Des fleurs de braise.
Le foyer se soulage en torrents de fumée.
L'aile rapide et le cou droit,
De tous côtés les pigeons fuient ;
Autour des nids de leurs petits
Grincent, avec des cris d'effroi,
Les pies ;
Au fond de leurs pacages gras,
Les bœufs tassent leur peur et se reculent ;
Debout, sur les meules, là-bas,
Des hommes rouges gesticulent ;
Et les lueurs, et les éclats et les reflets,
Qui dans le soir tombant sur les plaines voyagent,
Illuminent le sombre et violent visage
De la tragique et lointaine forêt.

De la ferme tuée et de la grange morte,
Avec ses blés, ses avoines, ses seigles roux,
Avec ses foins serrés en tas contre les portes,
Plus rien, quand vient la nuit, ne demeure debout.

Dans le fournil, la poutre énorme et transversale,
Tel un épieu noirci, perce encor le pignon ;
Et la vierge Marie, au sceptre de laiton,
Seule demeure intacte au fond de la grand'salle.

Meubles sauvés : bahuts, tables, chaises, fauteuils,
Sont échoués, lamentables, au long des seuils ;
Et près des grands fumiers de la cour encombrée
Se carre un lit dont la paille est éventrée.

Or, sur le coffre assis, le coffre aux clairs deniers,
La fermière, ses trois filles et le fermier,
Devant l'étonnement des surnoises voisines,
Se lamentent à grands gestes sur leur ruine.

Tandis qu'au bord du puits, près du chenil, l'aïeul,
Qui alluma, sans rien en dire, à lui tout seul,
La grange et les moissons largement assurées,
Serre de ses deux mains maigres ses deux genoux
Et tire avec grand soin de ses rouges yeux fous
Une douleur abondamment désespérée.

LES FUMIERS

C'est la fête; la fête en or des fumiers gras.
On la voit s'avancer sur des chemins de boue,
A travers les hameaux flamands, serrés en tas,
Autour de longs marais où les foulques s'échouent.

Une odeur lourde et violente envahit l'air
Et se mêle aux brouillards qui, dès le matin, fument;
Et midi la dilate avec ses rayons clairs
Et les bêtes des prés, le cou tendu, la hument.

Et les chevaux couplés tirent sur leurs fardeaux,
Et la route reluit sous les bouses bronzées,
Et de grands coups de fouet claquent vers les échos,
Comme pour réveiller les terres épuisées.

Et jusqu'au soir l'œil est témoin du va-et-vient
De lourds charrois visqueux où s'allument les pailles,
Et qui passent, massifs et lents, serrés et pleins,
Ici, là-bas, partout, où les sèves travaillent,

Partout où doit passer le soc et son tranchant,
Pour retourner le sol et graisser les cultures,
Et fermement, refaire, au cœur même des champs,
De la vie ample et belle, avec sa pourriture.

LES ÉTABLES

Les nuages à l'horizon se pelotonnent;
Le vent bondit au loin, de forêt en forêt;
Sous l'averse qui rôde et sabre les guérets,
Les blancs troupeaux transis quittent les prés d'automne.

Les étables, au fond des cours,
Les étables, depuis l'été désertes,
Les attendent portes ouvertes,
Et chaque bête au museau lourd,
Avant de s'engouffrer en leurs ténèbres
Salue, une dernière fois,
Les feuillages, les champs, les pâtures, les bois,
Avec des meuglements effarants et funèbres.

Et le soir tombe et le gel mord — et c'est l'hiver.

Et désormais, dans la moiteur des bouses chaudes
Et des litières d'or que la fourche échafaude,
Sous leurs ventres bombés et clairs,
Elles passeront les mois des longues somnolences;
Chacune aimant et défendant
Son coin
Et mâchonnant,
Nonchalamment,
Raves, farine et foin,
Dans le silence.

Et la Toussaint grisâtre et le brumeux Noël
Agiteront au village leurs cloches lourdes;
Et tout l'hiver mordra, avec rage, le ciel,
Autour des clos muets et des étables sourdes,
Que se continuera, interminablement,
Dans la torpeur humide et la chaude indolence
Toujours cet éternel mâchonnement,
A dents longues, dans le silence.

Seule, avant l'aube ou vers la nuit,
La servante qui trait arrivera bourrue,
Avec ses pieds massifs et ses larges mains crues
Et ses baquets de fer entrechoquant leur bruit,

Bousculer tout à coup ce repos moite et flasque;
Elle entrera avec la pluie et la bourrasque,
Mouillant sa croupe énorme et ses gros cheveux roux,
Et, sous le bétail gourde qui surgira debout,
Comme des blocs de chair du fond de l'ombre terne,
S'accroupira sur l'escabeau carré,
Et longuement entre ses doigts serrés
Étirera les pis brusquement éclairés
A la lueur de sa lanterne.

Et quand, ses seaux pendus à ses deux bras,
Avec son lait fumant et gras,
Elle aura regagné à la hâte les caves,
Le bétail lent, pensif et grave,
A sa torpeur retombera.
Et dans la paix, l'ennui, la somnolence,
Le monotone et sourd mâchonnement,
Interrompu quelques moments,
Reprendra cours invariablement
Jusques à quand, dans le silence?

Et l'étable, sous les brumes profondes
Et les vents d'ouest qui flagellent les mondes,
N'attendra rien des jours immensément pareils,
Avant que mars, sur les pâtures molles
N'allume à son soleil
Les simples fleurs parmi les herbes bénévoles.

PAUVRES CHAUMES

Oh ! cette ombre de jour tombant du ciel hagard !
Et ces feuilles jonchant le sol, de rouille et d'ambre ;
Voici le deuil, voici la mort, voici décembre :
Des bœufs qu'on ne voit pas meuglent dans le brouillard.

Pauvres chaumes au bout des plaines infinies,
Au bout des bois hagards et des chemins noyés,
Avec vos vieilles gens assis près des foyers
Fumant, à petits coups, leur pipe âcre et jaunie !

Pauvres chaumes, avec l'hiver, avec le soir ;
Avec l'hiver, avec la nuit sur vos champs mornes,
Avec vos carrefours déserts où le vent corne,
Dites quel dur et rauque appel vers les temps noirs !

C'est l'heure où les plantes douces rentrent sous terre,
Où sur l'aire vidée et sombre des labours
Plus rien ne passe, au long des heures et des jours,
Que de grands vols d'effroi vers les bois solitaires,

Où la bêche et la herse et le coutre et le soc,
Tout se ternit dans l'ombre immense et se corrode;
Où sur le fleuve éteint l'horizon échafaude
Un crépuscule énorme et livide, par blocs.

LES BRUMES D'HIVER

Oh ! ces brumes, au long des torpides semaines !
Brumes quand l'aube point, brumes quand vient le soir ;
Tout azur est fané, toute lumière est vaine :
Voici la pluie immense et molle et l'autan noir.

Les fossés gorgés d'eau, les mares croupissantes,
Lentement, lourdement, rongent les sols fendus ;
La ferme semble morte où conduisent les sentes
Et les chemins qui vont au loin semblent perdus.

Les mendiants apparaissent près des chaumières,
Sortant des horizons où se cachent les bois :
Et les cailloux rugueux et lourds de leur prière
Se heurtent dans leur gorge et grincent dans leur voix.

Au coin du champ voisin, où les meules s'accouident,
Les noirs choucas traversent l'air de leur vol lourd;
L'étable et les fournils dorment; les granges boudent;
Et seuls, les hauts fumiers fument au fond des cours.

Un grand silence mou charge ces pourritures;
Et rien ne s'entendrait, au long des jours lassés,
Si, du côté des bourgs, quelque cloche âpre et dure
Ne sonnait, vers le soir, pour d'obscurs trépassés.

LA VIE A L'ÉTOUFFÉE

Les villages, l'hiver, vivent à l'étouffée.

Dans les enclos boueux et les pacages gras,
Autour des vieux fumiers que la fourche échafaude,
Les litières jaunes et chaudes
Se renversent par tas;
Sitôt que s'entr'ouvre une porte,
S'échappe, des fournils malsains,
La molle et fade odeur des brassins
Que vers l'auge on transporte;
On écoute grogner les pores moites et lourds,
Et leurs pattes glisser sur les dalles visqueuses;
Goutte à goutte, l'eau choit d'une gouttière creuse
Et son tintement flasque emplît toute la cour.

Près de la plaque en fer noirci des cheminées,
Le tison se consume et boude et sa fumée
Monte, nouant ou dénouant ses neuds

Nombreux

Jusqu'au plafond de hêtre ;

Dans la chambre voisine on marche sur ses bas,
Tandis qu'au jour brouillé de la fenêtre,
Parmi l'ample vapeur et ses fades bouffées,
La servante savonne et lave à tour de bras
Et plonge dans la cuve, où leurs plis s'enchevêtrent,
Avec un bruit gluant et mat, les draps.

Les villages, l'hiver, vivent à l'étouffée.

LES VIEUX PAYSANS

Tant de soupçons griffus leur entaillent l'esprit,
Qu'ils ne croient jamais d'emblée
Ce qu'une langue humaine à leur oreille dit,
Même sous les nuits étoilées.

Ils vivent lents, muets, compliqués et retors,
Dans la lésine et dans l'envie,
Les yeux hallucinés par le maigre fil d'or
Que mêle à ses trames leur vie.

Rien n'a prise sur leur cerveau, sinon le gain ;
S'il ne leur sert, s'il ne rapporte,
Le droit ou le devoir viendra frapper en vain
Avec ses poings contre leur porte.

Le monde entier tient dans leur bourg ou leur hameau.
La ville aux flammes d'or, la ville,
Elle est là-bas, l'usine en feu d'où tous les maux
Tombent sur les plaines serviles.

Dans leurs marchés, les mots vagues qu'ils font mouvoir
N'égareront point leur vigilance;
Ils n'ont qu'un but, c'est d'épier ou de savoir
Ce que renferme leur silence.

Leur champ est sous leur main, leur ferme est sous leur œil;
Bêtes et gens, ils les oppriment;
La terre est à tel point leur affre et leur orgueil
Qu'ils l'adorent jusques au crime.

Tous espèrent, sans qu'ils l'avouent, durer cent ans,
Comme tel vieux de leur village;
Et puis — sait-on — si l'ombre et la mort et le temps
Viendront à bout de leur grand âge?

Ils demeurent enracinés, comme des troncs,
Dans leurs tares et dans leurs vices :
Ils trouvent juste et clair et bon tout ce qu'ils font
Et que les autres en pâtissent.

Mais c'est de leur entêtement compact, maussade et lent,
Que la race de Flandre est née,
Dure comme le sol, rêche comme le vent,
Patiente comme l'année.

LE SOIR

Au déclin de l'année,
Décembre, avec ses ciseaux lourds,
Coupe les plus longs pans de lumière et de jour
Au manteau clair des dernières journées.

Dans les fermes, autour du feu,
Chacun revient vers les quatre heures;
On a lavé le linge et baratté le beurre.
Sur leur chaise bâillent les vieux,
Serrant leur corps, toussant leur rhume.
Les fils rentrent des champs,
L'autre après l'un, tranquillement,
Et s'approchant de la lampe qui fume,
Menton penché, les ors dans leur pipe s'allument.

Et pendant qu'on se tait à l'unisson,
Tous les bruits de la nuit sourdent de l'ombre
Et s'entendent autour de la maison;
Des bonds fuient brusques et sombres,
 Au long du pré vers les buissons.
Un cri plaintif et lent, qui tout à coup sanglote,
 Cri de chouette ou de hulotte,
S'en vient, on ne sait d'où, là-bas;
Et les taupes, qui besognent sous terre,
Jusque près du pignon font leur travail obscur.
Un flasque et lourd plongeon crève une eau solitaire
Et d'énormes rats noirs grimpent au long des murs.

FIN D'ANNÉE

Sous des cieux faits de filasse et de suie,
D'où choit morne et longue la pluie,
Voici pourrir,
Au vent tenace et monotone,
Les ors d'automne;
Voici les ors et les pourpres mourir.

O vous qui frémissiez, doucement volontaires,
Là-haut, contre le ciel, tout au long du chemin,
Tristes feuilles comme des mains,
Vous gisez, noires, sur la terre.

L'heure s'épuise à composer les jours;
L'autan, comme un rôdeur, par les plaines circule;
La vie ample et sacrée avec des regrets sourds,

Sous un vague tombeau d'ombre et de crépuscule,
Jusques au fond du sol se tasse et se recule.

Dites, l'entendez-vous venir au son des glas,
Venir du fond des infinis là-bas,
La vieille et morne destinée ?
Celle qui jette immensément au tas
Des siècles vieux, des siècles las,
Comme un sac de bois mort, l'année.

ÉPILOGUE

*Oh ! les heures du soir sous ces climats légers,
La lumière en est belle et la lune y est douce,
Et l'ombre souple et claire y répand sur les mousses
Les mobiles dessins d'un feuillage étranger.*

*Oliviers d'Aragon, figuiers de Catalogne,
Hameaux calmes et blancs sur vos ruisseaux penchés,
Derniers rayons frôlant les toits et les clochers
Où s'arrêtait le vol replié des cigognes.*

*Chansons de muletiers en des cabarets roux,
Et vous, femmes, dont la démarche était hautaine,
Quand vous montiez, la jarre au flanc, vers les fontaines,
Que de fois ma mémoire a reflué vers vous !*

*Mais je suis né, là-bas, dans les brumes de Flandre,
En un petit village où des murs goudronnés
Abritent des marins pauvres, mais obstinés,
Sous des cieux d'ouragan, de fumée et de cendre.*

*Les marais noirs, les bois mornes et les champs nus,
Et novembre grisâtre et ses cheveux de pluie,
Et les aurores d'encre et les couchants de suie,
Ma brève enfance, hélas ! les a trop bien connus.*

*Toujours l'énorme Escaut roula dans ma pensée.
L'hiver, quand ses glaçons où se miraient les astres
Craquaient et charriaient leurs blocs vers les désastres,
J'étais heureux et fort d'une joie angoissée.*

*L'été, les bateaux lourds qui trouaient les lointains
Vibraient moins de leurs mâts, où flottaient des emblèmes,
Que mon cœur exalté ne vibrait en moi-même
Pour quelque lutte intense et quelque grand destin.*

*Les mobiles brouillards et les volants nuages
De leurs gestes puissants m'ont ainsi baptisé,
Et mon corps tout entier s'est comme organisé
Pour vivre ardent, sous leur tumulte et leurs orages.*

*O vous, les pays d'or et de douce splendeur !
Si vos bois, vos vallons, vos plaines et vos grèves
Tentent parfois encor mes désirs et mes rêves,
C'est la Flandre pourtant qui retient tout mon cœur.*

*L'amour dont j'ai brûlé fut conçu pour ses femmes ;
Son ciel hostile et violent m'a seul doté
De sourde résistance et d'âpre volonté
Et du rugueux orgueil dont est faite mon âme.*

*Mon pays tout entier vit et pense en mon corps ;
Il absorbe ma force en sa force profonde,
Pour que je sente mieux à travers lui le monde
Et célèbre la terre avec un chant plus fort.*

TABLE DES MATIÈRES

TOUTE LA FLANDRE

II

LES VILLES A PIGNONS

L'ANCIENNE GLOIRE.....	11
PAUVRES VIEILLES CITÉS.....	14
LE PORT DÉCHU.....	17
AU LONG DU QUAI.....	18
LE CHALAND.....	20
LA GRAND'PLACE.....	24
LES BOUTIQUES.....	27
LES ANTIQUES HÔTELS.....	30
LA VIEILLE DEMOISELLE.....	33
FÊTES D'HIVER.....	37
LES GRANDS MANGEURS.....	39
LES ROIS.....	45
VIEILLES SERVANTES FLAMANDES.....	48
LES JOURS DE PLUIE.....	52
LE LINGE.....	54
LE DIMANCHE.....	57
VANNIERS.....	60

LE GRAND SERMENT.....	63
LES PIGEONS.....	68
LES RUELLES.....	73
COIN RELIGIEUX.....	77
LES SALUTS DE LA PAROISSE.....	80
CLOCHES.....	82
LES SOIRS DE GRANDE FÊTE.....	84
LES FUMEURS.....	86
JOURS D'ÉTÉ.....	90
LA BIÈRE.....	92
LES PINSONS.....	96
L'HOSPICE.....	100
LE GOBELET D'ARGENT.....	103
LA GARE.....	106
LA VENTE AUX ENCHÈRES.....	108
FUNÉRAILLES.....	113
CELUI QUI BOUSCULE.....	116

LES PLAINES

<i>Liminaire</i>	127
TÉNÈBRES.....	129
LE JOUR DES ROIS.....	130
LES AVARES.....	132
COUR DE FERME.....	135
DÉGEL.....	137
PREMIER CRI.....	139
L'INONDATION.....	141
LE TEMPS.....	146
LES PIES.....	149
APREMENT.....	151
L'ÉMOI.....	153
LES GIBOULÉES.....	155

LE MARDI-GRAS AU VILLAGE.....	157
CLARTÉ FROIDE.....	159
LES VILLAGES.....	161
L'ÉVEIL.....	163
PREMIERS BEAUX JOURS	165
RUMEURS.....	167
PAQUES.....	169
LES FLEURS	171
LES OISEAUX	172
LA PLUIE.....	174
LES VERGERS DE MAI	176
LES CHAPELLES.....	178
LES ALOUETTES.....	181
LES AOUTERONS	183
L'USINE	186
LE MEUNIER	188
LES ARMES.....	191
A L'AUBE	193
LA FENAISSON.....	196
LA MORT DU FERMIER.	200
L'ÉTALON.....	205
LES TRAINS.....	207
LE VIEUX BANC.....	209
LES SOIRS D'ÉTÉ.....	211
LES MOUCHES.....	214
LA FLEUR DE LIN.....	215
LA SAISON DORÉE.....	218
MOISSON.	219
L'ORAGE.....	221
LES BEAUX NUAGES	225
LES VIEUX DES VILLAGES.....	227
DÉCLIN	232
LES PETITS MÉTAYERS.....	233
LES MEULES.....	235

MARIAGES.....	237
UNE HEURE DE SEPTEMBRE.....	241
LE TAILLIS.....	242
LES PORCS.....	241
LE VIEUX MUR.....	247
AMOURS.....	249
L'AIR SE DURCIT.....	252
L'AIR EST HUMIDE.....	254
VIEILLE FERME A LA TOUSSAINT.....	256
L'HEURE TRISTE.....	258
L'INCENDIAIRE.....	260
LES FUMIERS.....	263
LES ÉTABLES.....	265
PAUVRES CHAUMES.....	268
LES BRUMES D'HIVER.....	270
LA VIE A L'ÉTOUFFÉE.....	272
LES VIEUX PAYSANS.....	274
LE SOIR.....	277
FIN D'ANNÉE.....	279
ÉPILOGUE.....	281

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt janvier mil neuf cent trente-trois.

PAR

LAINÉ ET TANTET

A CHARTRES

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

11/10
1

373259

Verhaeren, Émile
Oeuvres. Vol. 9

LF
V511

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

